DEUXIÈME PARTIE

DE CALCUTTA A BÉNARÈS

ALEXANDRE, Phot.

BÉNARÈS.

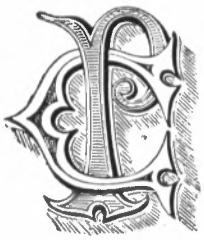
JEAN ROBIE

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE DANS L'INDE

ET A CEYLAN



BRUXELLES

PARENT & Cie, MONTAGNE DE SION, 17

1885

DE CALCUTTA A BÉNARÈS

10 janvier, *7 heures du matin.* Depuis notre départ, hier soir à 6 heures, nous avons parcouru environ 350 kilomètres ; et comme notre ligne se dirige vers le Nord-Ouest, la matinée est d'une fraîcheur relative, bien que le paysage ait conservé en partie son caractère tropical, sauf l'absence du cocotier, que l'on ne rencontre jamais dans l'intérieur des terres.

De grands nuages blancs d'un modelé large et ferme flottent indécis, laissant voir des trouées d'un bleu sombre et profond : on dirait un ciel d'Europe après une nuit chaude et orageuse.

Nous sommes en ce moment dans le centre d'exploitation de l'opium.

Une légère couche de brume s'étale sur les immenses champs de pavots roses en pleine floraison, parsemés de grandes plaques d'ombres mouvantes que le soleil efface d'un coup de brosse magistral ; çà et là quelques bouquets d'arbres d'un vert bronzé rompent la monotonie de la plaine éblouissante.

Plus loin, les cultivateurs entassent les récoltes ou font des semailles, et de beaux oiseaux sautillent bravement derrière les talons des laboureurs.

Les daims, les antilopes prennent leurs ébats au milieu des travailleurs, et rien n'est plus touchant que l'accord qui règne entre ce bon peuple et les animaux les plus craintifs.

Ici des milliers de perruches et de colombes, alignées sur les branches des manguiers, secouent leurs ailes ou font leur toilette du matin. Là, tandis que les ibis labourent le fond des ruisseaux de leur bec crochu, les merles, installés sur le dos des moutons et des buffles, entonnent leur chanson et se font des caresses.

Une ondée passagère — chose très rare en cette saison — a lavé la

végétation : tout brille d'une façon réjouissante ; la nature est endimanchée.

A toutes les touffes d'euphorbe, les tisserins du Bengale ont accroché leurs nids qui se balancent au souffle de la brise comme autant de petites lanternes chinoises ; puis graduellement les essences des tropiques disparaissent, et le paysage prend un caractère européen, ressemblant à s'y méprendre aux belles parties de la Provence : même lumière argentée détachant d'une façon nette les verdures glauques ou bronzées. De riches cultures se succèdent, arrosées de nombreux affluents du Gange qui descendent des monts Karrakpour.

Pendant qu'on change le décor, causons.

La première fois que l'on représenta, à Bruxelles, l'opéra de Rossini, « Moïse », le décorateur du théâtre eut soin de rehausser les vagues de la mer Rouge par de larges touches de vermillon. Cela parut si naturel que les critiques de l'époque n'y trouvèrent absolument rien à redire.

De même les peintres qui font l'Asie *en chambre* ne manquent jamais de peindre des ciels jaunes ou cramoisis. Ils appellent cela des ciels chauds, ce qui est le contraire de la vérité ; car, plus la lumière augmente d'intensité, plus elle se décolore.

Dans certaines régions de l'Afrique, et notamment dans le voisinage des grands déserts, elle arrive à son maximum de limpidité par l'effet de la sécheresse de l'air, et par l'échange qui se fait entre les clartés du sol et celles de l'atmosphère. Seulement, ces conditions ne se retrouvent pas dans nos climats ; mais, en somme, un même soleil éclaire le monde, et rien ne ressemble plus à un ciel d'Asie qu'un ciel d'Europe par un beau jour d'été.

Si, dans les plaines fertiles de l'Indoustan, entrecoupées de rizières et sillonnées de larges cours d'eau, l'aspect du ciel ou du paysage nous rappelle quelque peu le midi de la France, il suffit d'un temps d'arrêt à une station pour que l'illusion se complète à la vue de certains types de voyageurs spécialistes.

Voici d'abord un photographe, puis un herboriseur et un entomologiste dont j'admire la patience sublime.

Mais le plus remarquable de tous ceux que j'ai l'honneur de vous présenter est un *ascensionniste*. Nous l'avions rencontré déjà à Madras et à Clowmbaô (c'est ainsi qu'il prononçait, à sa manière, le joli nom de Colombo). Il avait oublié de nous dire le sien ; mais n'importe, nommons-le, si vous le voulez bien, Master Grimpefort.

Cet insulaire, bâti comme un monument, est président d'un Alpin-Club quelconque. Son soubassement est orné d'énormes souliers ferrés, d'où surgissent, comme des balustres, de gros mollets recouverts de bas de laine, retenus aux genoux par une culotte de la même étoffe.

Une bonne grosse tête écarlate, granitée de taches de rousseur, et coiffée d'un casque vert, couronnait cet édifice.

Il maniait son alpenstock surchargé d'innombrables inscriptions avec la gravité d'un évêque portant sa crosse pastorale.

Ne lui parlez pas des cités merveilleuses ni des splendeurs de l'art indien..... foin de tout cela : il est grimpeur !

Excelsior est sa devise.

Il a fait l'ascension de tous les pics accessibles de l'Himalaya, des monts Palicats et des mamelons des Ghâts. Il est presque à l'apogée de sa gloire; encore quelques monticules de rien du tout, et il se croira digne enfin de tenir haut et ferme le drapeau du Royal Alpin-Club.

Mais on repart.

« Good bye, master Grimpefort. Si vous passez par la Belgique, ne manquez pas de venir à Bruxelles. »

« — Y a-t-il des montagnes ? »

« — Parbleu ! nous avons la montagne de la Cour et le Palais de Justice, d'où l'on découvre la flèche de la cathédrale d'Anvers.

« — Aoh ! »

A chaque station, une foule de natifs se précipitent dans les gares

et escaladent les wagons déjà bondés de monde; mais n'importe, on les empile; d'ailleurs personne ne réclame. Ils paraissent heureux, au contraire, de faire aujourd'hui en quinze ou dix-huit heures des trajets qui leur demandaient autrefois de six à huit mois. Quelques timides murmures seulement se font entendre dans les compartiments *for native females.*

On estime que la proportion moyenne des Européens est de 3 p. c. du nombre total des voyageurs ; aux environs de la ville sainte, cette proportion tombe parfois à 1 p. c. Les stations, généralement bien construites, sont entourées de vérandas ornées de plantes grimpantes du plus bel effet. Vers le mois de janvier, les directeurs font l'inspection de la ligne, et distribuent des primes aux chefs de service dont la station est la mieux ornée; aussi, n'est-il pas rare d'y rencontrer les plus belles fleurs des tropiques que nous cultivons avec tant de peine dans nos serres chaudes.

Depuis ce matin nous suivons, à une faible distance, la rive droite du Gange; puis, vers neuf heures, nous passons devant Patna, vieille cité mahométane dont les mosquées et les minarets blanchis se découpent crûment au-dessus d'une plantation de palmiers dattiers.

Dans l'après-midi, les nuages se dissipent ; le soleil fait craquer le plafond de notre compartiment, devenu une véritable rôtissoire.

Un tourbillon de poussière rougeâtre enveloppe le train et nous empêche de mettre le nez à la fenêtre. On entrevoit vaguement de grandes plaines monotones entrecoupées de rizières et de canaux d'irrigation.....

Enfin, vers trois heures, le conducteur vient nous prévenir que dans une heure nous serons à Bénarès.

Que la Trinité indoue soit louée ! Cela devenait insoutenable, et nous ne sommes qu'en janvier !

Mais ce qui nous console, c'est que chaque étape de notre itinéraire sur la ligne de l'Est indien doit nous éloigner des contrées torrides, et

les cinq cents lieues qui séparent Calcutta de Lahore, but de notre excursion dans le Nord-Ouest, nous font espérer une différence de température assez considérable.

Le train s'arrête à une petite distance du Gange, que nous traversons en voiture sur un pont de bateaux d'une longueur de mille mètres, laissant à notre gauche la ville de Bénarès dont le profil dentelé se perd au loin dans la brume.

Les cantonnements anglais de Sekrole, où se trouve notre hôtel, sont situés à six kilomètres de Bénarès. Les habitations anglaises, églises, collèges, s'étalent dans une plaine assez étendue, entrecoupée de grandes avenues plantées de beaux arbres.

Le Clark's Hotel, où nous sommes descendus, n'est pas un de ces grands caravansérails comme on en trouve en Europe ou en Amérique ; mais il est bien approprié au climat, et très agréable à habiter.

Bien que les chacals viennent rôder la nuit dans le jardin, autour des cuisines, et y donner des concerts de hurlements à porter le diable en terre, ce n'en est pas moins le meilleur bungalow que j'aie rencontré jusqu'ici.

BÉNARÈS

Le lendemain, trois quarts d'heure avant l'aube, une voiture vient me prendre à l'hôtel; et, fouette cocher! car il s'agit d'arriver au fleuve à l'heure sainte du soleil levant. Un Indien flegmatique, armé de mon parasol, et chargé de mon léger bagage de peintre, s'installe près de l'automédon.

Bientôt nous laissons derrière nous les cantonnements anglais, pour entrer dans les rues poudreuses des faubourgs avec leurs sombres masures ornées de vérandas recouvertes de loques indescriptibles.

A l'entrée de la ville, il est d'usage d'abandonner tout véhicule, les rues étant trop étroites pour leur livrer passage.

Je tâche de m'orienter, car mon cicérone n'a garde de me donner le moindre renseignement. Je me dirige d'instinct vers le fleuve par des ruelles sordides, empestées, où le choléra mijote pendant ses vacances.

Le silence n'est troublé que par le bruit de mes pas sur les dalles branlantes recouvrant les ruisseaux d'immondices, tandis que mon guide, nu-pieds, s'attache à mes talons comme mon ombre, et se laisse bêtement conduire par moi.

. . . . . .

Je me souviendrai toujours de cette course matinale dans l'inconnu, ce demi-jour blafard tombant d'aplomb au milieu d'un dédale étrange semé de trous obscurs, inquiétants comme des gouffres, tandis que tout en haut, entre les toitures ébréchées, les étoiles s'éteignaient dans le ciel pâle avec des clignotements d'yeux.

. . . . . .

J'ose respirer enfin! Voici une rue moins noire, d'une largeur

moyenne, et bordée de hautes façades percées de vieilles portes basses et mystérieuses que des mains invisibles font rouler sur leurs gonds à l'approche d'un groupe de fantômes blancs aux allures bibliques.

Ce sont des femmes de haute caste suivies de leur Ajah (servante) qui, après leurs ablutions, regagnent leurs demeures avant l'arrivée de la foule des croyants.

Quelques-unes sont jeunes, si j'en juge par la pureté de leurs formes qui se dessinent sous le voile de mousseline humide dont elles sont recouvertes des pieds à la tête.

D'autres, à mon aspect, se tournent la face vers la muraille et restent immobiles aussi longtemps qu'elles devinent ma présence.

Mais je n'ai rien perdu : en Asie, les plus laides se cachent toujours le mieux dans l'espoir d'être confondues avec les autres plus favorisées de la nature.

Enfin, au débouché d'un carrefour, une brise rafraîchissante se fait sentir ; nous sommes au bord du fleuve. Le soleil se lève et éclaire de face tous les édifices étagés sur la rive.

Le hasard m'a conduit devant la partie la plus remarquable de cette cité merveilleuse.

S'il m'était possible de trouver un point de comparaison entre Bénarès et les villes célèbres, telles que Rome, Naples, Venise et Constantinople, cela faciliterait singulièrement ma besogne et me dispenserait de vous décrire par le menu l'amoncellement fantastique, incroyable de ce fouillis de palais, de cet amalgame d'échoppes et de cinq mille temples et pagodes dont se compose la ville sainte. Mais rien d'approchant n'existe au monde !

Parmi tous les peuples de l'Asie, c'est l'Indou qui possède au plus haut degré le sentiment inné du pittoresque, ainsi que l'art de grouper les monuments et de les faire valoir par d'heureux contrastes de formes ou par la diversité des matériaux.

Aussi, quelle harmonie de lignes et de tons dans ce chaos de minarets

élancés, dans ces clochetons dentelés se découpant sur le ciel, dans ces dômes plaqués d'or, ces palais en ruine, d'un style sévère comme celui des vieilles constructions florentines, et dont les débris servent d'assise à des bijoux d'architecture !

Tous les matériaux de l'Inde ont servi à édifier cette Babylone : les grès rouges, les marbres blancs de Jeypore, les brèches, les terres cuites, le bois, l'or, l'étain, le bronze, que sais-je ?

Tout cela pétille au soleil comme une immense étagère couverte de bibelots ébréchés, fêlés, et dans un désordre qui défie l'imagination la plus fertile ; et pourtant, c'est beau !

Oui, ces immenses gradins baignés par le fleuve et sur lesquels s'agite tout un peuple en prière constituent le plus superbe des décors !

Un sourd murmure comme un formidable trémolo de contrebasses, s'élève de la foule saluant l'apparition du soleil. C'est l'heure propice pour les ablutions.

En amont et en aval du Gange, jusqu'aux deux points de l'horizon, plus de cinquante mille individus, venus de toutes les provinces de l'empire, dévalent les degrés, et se dépouillent de leurs vêtements multicolores. Toute la gamme des rouges éclate comme une fanfare dans une harmonie d'étoffes blanches et de chairs brunes rehaussées de bijoux qui, se détachant sur le ton gris-clair des édifices, forment un ensemble lumineux et solide qui rappelle les plus belles toiles de Paul Véronèse.

Çà et là, entre les constructions en ruine, d'énormes ficus étreignent les débris de leurs racines noueuses, et de leurs grands bras allongés semblent bénir les fidèles qui passent.

D'interminables files de pèlerins hâves, fatigués, vêtus de jaune, et couverts de poussière, vont et viennent autour des marchands d'amulettes et de chapelets, ou achètent des indulgences aux faquirs accroupis sous de grands parasols en forme de champignons.

Quantité de canots et de gracieuses gondoles sculptées, peintes et

dorées, sillonnent le fleuve, tandis que des barques à l'ancre, surmontées de maisonnettes couvertes de plates-formes, se dandinent sur place.

Toute la rive est bordée de pirogues échouées dont les innombrables mâtures me font l'effet de touffes de roseaux.

Je demande à mon soi-disant cicérone s'il m'est possible d'aller m'installer sur une barque, pour mieux voir l'ensemble de ce brillant panorama dont je tiens à faire une esquisse.

Hélas ! celui-ci ne comprend pas un mot d'anglais. A toutes mes questions, il répond invariablement « han », ce qui veut dire oui.

« Décidément, tu n'es pas plus fort en anglais que moi en indoustani ! Mais je t'excuse, je suis plus coupable que toi.

— Han.

— C'est bien, cette fois nous sommes d'accord. »

Enfin, voulant en finir, j'escalade un grand radeau chargé de fagots destinés aux bûchers funéraires, où mon Indien me rejoint clopin-clopant.

De ce poste d'observation jetons un coup d'œil sur l'ensemble du tableau.

Devant moi se développe, élevé de plus de trente mètres au-dessus du niveau du fleuve, le Ghât de Mânmênka, dominé par une vaste construction coupée au milieu par une terrasse s'appuyant sur de larges consoles, et flanquée, à ses deux extrémités, de gracieuses tourelles à jour.

Au centre s'élève un édifice octogone terminé par un dôme en forme de tiare qui surpasse en hauteur les énormes ficus qui lui servent de repoussoir.

Le soubassement, d'un style très large, est plaqué de galettes de bouse de vache que des pauvres gens font sécher au soleil pour en faire du combustible. De loin, cela fait l'effet d'une mosaïque.

Bien qu'il n'y ait pas de pâturages à Bénarès, on y rencontre un grand nombre de vaches, obstruant parfois les ruelles, et errant à

l'aventure parmi la foule qui encombre les degrés des Ghâts où ne verdit pas le moindre brin d'herbe. Ce sont les vaches sacrées.

Elles jouissent de tous les privilèges imaginables, circulant librement dans les temples, les pagodes, laissant partout des traces de leur passage, et ravageant, sans le moindre respect, les bottes de fleurs que les croyants déposent chaque matin sur les autels sacrés et autour des emblèmes de la fécondité.

Cette première besogne accomplie, elles s'en vont faire des razzias dans les bicoques des marchands de fruits et de légumes ; honni serait l'Indou qui les chasserait.

En Asie, le côté trivial et le côté poétique se confondent à chaque instant pour former un tout, parfois baroque si vous voulez, mais toujours original !

Reprenons notre tableau.....

Au-dessus de cette construction encadrée d'une verdure sombre, se dessinent une foule de gracieuses tourelles pyramidales en grès rouge, de frêles minarets de marbre blanc, puis encore des palais, des terrasses superposées où tous les styles d'architecture, indoue, persane, moresque s'entremêlent dans le plus ravissant désordre.

A droite, et formant le premier plan, s'étale une ruine gigantesque dont une grande partie a glissé de la berge par les érosions du Gange, comme une cascade de pierres entraînant dans sa chute les murs de soutènement enfouis dans la vase.

Cette ruine coupe à ma droite le célèbre Ghât de Mânmênka — le Saint des Saints — au pied duquel tous les Indous qui se respectent rêvent d'être brûlés.

Il se fait là, en ce moment, un remue-ménage des plus fantastiques.

Aucune clôture ne dérobe ce spectacle aux yeux de la foule, et l'infernale cuisine se fait ici en plein soleil, au pied des gradins ensevelis sous une épaisse couche de cendre humaine, noire et fétide, accumulée par des centaines de générations.

Une demi-douzaine de bûchers flambent et fument surtout ; la clientèle donne.

Embourbés dans les cendres et la vase, de grands diables de parias tout noirs, nus et à moitié rôtis eux-mêmes, s'agitent et ne savent où donner de la tête, bien qu'ils fassent tout leur possible pour activer l'opération en versant des pots d'huile sur les bûchers, et en brisant, à coups de barre, les carcasses racornies.

Mais les morts font queue, il en arrive toujours ; de fort loin ; et dans quel état ! l'air en est empesté.

Mes grands diables d'hommes alors prennent le parti de jeter à l'eau les tronçons de cadavres à moitié brûlés. Les parents réclament ; ils n'en ont pas pour leur argent. On se chamaille ferme, tandis que les enfants des parias, profitant de la bagarre, lancent pêle-mêle dans le fleuve les jambes de Pierre avec les bras de Paul ; et des crânes carbonisés, qui flottent un instant comme des noix de coco, font quelques plongeons et disparaissent bientôt entraînés par le courant.

Une bande d'horribles mendiants estropiés ou lépreux, la face dévorée, suspendent leurs lamentations ; ils rient et se tordent à la vue de ce spectacle : on dirait des cadavres en goguette.

Au premier plan de cette danse macabre, des Indous, dans l'eau jusqu'à la ceinture, écartent négligemment d'une main, les traînées de cendres ou les débris de cadavres, et de l'autre se lavent la poitrine, la bouche et les yeux selon les préceptes de leur religion.

On ne s'étonne plus, après cela, de voir fleurir sous ce beau ciel la lèpre, la peste et une foule d'horreurs dont l'Europe est presque débarrassée.

. . . . . .

Mon esquisse est faite, allons déjeuner.

Cette fois mon guide, comme une mule sentant l'écurie, prend les devants et me reconduit par le plus court chemin ; je n'en suis pas fâché, car il est près de midi et la chaleur devient accablante.

Pour faire diversion à notre excursion de ce matin, terminons cette première journée par une visite au temple nommé par les étrangers la *pagode des Singes*.

Le temple de Dourga-Khound — *fontaine de Dourga* — est situé en dehors des faubourgs, à 3 ou 4 milles des cantonnements anglais. On y arrive par de larges rues dans lesquelles les voitures circulent à l'aise.

Les singes habitent non seulement la pagode, mais encore la ville, et surtout les faubourgs. On les voit gambader sur les terrasses, se poursuivre dans les arbres, ou dévaster les jardins comme de véritables anarchistes. Ce bon peuple indou les laisse faire ; ne sont-ils pas sacrés ?

Les mahométans, eux, n'ayant pas les mêmes préjugés, garnissent leurs balcons ou fenêtres de branches épineuses, pour se garantir des invasions de ces maraudeurs.

La fontaine de Dourga est une belle construction dont les cours intérieures et la flèche centrale, couverte de sculptures représentant des animaux, me paraissent fort anciennes.

Le rez-de-chaussée de la façade principale donnant sur un grand bassin bordé de gradins, se compose d'une galerie ou promenoir soutenu par d'élégantes colonnettes.

Le premier étage est percé de larges fenêtres sans châssis ni fermetures, pour la facilité des pensionnaires qui n'aiment pas à faire de détours lorsqu'il leur prend fantaisie de sortir ou de rentrer.

Tandis que nous nous dirigions vers le temple, une ribambelle de singes trottinaient derrière la voiture comme une bande de gamins, et racolaient, chemin faisant, leurs amis et connaissances.

Enfin, au moment où nous descendons devant l'entrée principale du monument, un gros babouin se suspend à la cloche d'appel et fait un vacarme épouvantable !

Il faut voir alors dégringoler en cascade de toutes les terrasses et toitures avoisinantes une véritable grêle de singes ; des mères portant

leurs petits à la mine effarée ; des éclopés ; des ventrus, traînards indolents qui ne se dérangent que par simple curiosité.

Dans la cour intérieure, au pied d'une statue monstrueuse, un groupe de vieux philosophes, assis en rang d'oignon, se rendent de petits services réciproques. Chaque individu chasse sur les terres du voisin..... Tenons-nous à distance, car le gibier n'est pas moins agile que le chasseur ; c'est dans le sang !

A notre demande, les gardiens du temple firent acheter une ample provision de maïs grillé qui fut distribuée à tout ce petit peuple, avec la plus grande impartialité possible, car ici, comme partout, la loi du plus fort est toujours la meilleure.

Voulant faire un croquis de ce curieux phalanstère, j'y revins le lendemain matin.

Rien de plus amusant que le réveil de ces bohèmes, sautant par les fenêtres, et se réunissant sur les marches empierrées du bassin où je m'installe à mon tour.

Quelques-uns fort intrigués, s'approchent avec des airs de paysan, et font entendre des grognements sourds : rrgho ! rrgho ! tandis que d'autres bâillent et s'étirent les bras. Peu à peu leur nombre augmente ; ils se groupent et semblent se dire : Qu'allons-nous faire aujourd'hui pour nous amuser ? Quand tout à coup, et comme obéissant à un ordre mystérieux, la bande se disperse avec une rapidité vertigineuse, sautant par-dessus les murs, et grimpant dans les arbres, d'où s'échappe un essaim de perruches affolées.

Bien que nous nous proposions de faire aujourd'hui une simple promenade sur le fleuve, il convient cependant d'être matinal.

C'est de 6 heures et demie à midi, alors que le soleil inonde de ses rayons la rive droite, que la ville se montre dans toute sa splendeur.

Une voiture à deux chevaux nous conduit rapidement au Ghât de Daceswamêdh. Installés sur la plate-forme d'une jolie gondole,

comme aux fauteuils d'orchestre, nous commençons notre excursion sur le fleuve. Quel spectacle !

Un léger voile de vapeurs, étalé sur le Gange, s'élève lentement tel que le rideau de l'Opéra un jour de grande première, et nous laisse voir, d'un seul coup d'œil, la ville se développant en quart de cercle, et se reflétant dans les eaux grises et moirées.

Cette partie de la rive est d'un caractère grandiose avec ses nombreux palais dominant le sommet du plateau, et autour desquels sont groupées de gracieuses pagodes, des pyramides dentelées dont les pointes couvertes d'or scintillent sous l'éclat du soleil.

Le panorama se déroule : voici la façade du Mân-Munder, d'un style sobre et sévère, et rappelant nos anciennes constructions flamandes par ses fenêtres en saillie, soutenues par de larges consoles en encorbellement.

Le Man-Munder est le grand observatoire construit en 1680 par Muha-Rajah Jey-Sing de Jeypore, célèbre comme législateur et comme savant.

Continuons ; ici le décor se transforme ou plutôt se déforme ; plus rien n'est d'aplomb ; une effroyable bousculade de faisceaux de colonnes, de grands escaliers effondrés, et de massifs de maçonnerie suspendus au-dessus de l'abîme, nous donne une idée de ce que peut le fleuve béni dans ses colères.

Nous arrivons maintenant devant la pagode Népalaise, le seul temple bouddhiste que renferme encore Bénarès.

Ce groupe de constructions est flanqué de hautes terrasses couvertes de masures étranges, ombragées de ficus d'un âge fort respectable, dont le ton bronzé encadre merveilleusement ce coin pittoresque et lumineux.

Arrêtons-nous un instant devant le Ghât de Mânmênka. Je vous en ai donné la description, mais il mérite bien qu'on y revienne. Cette partie de la ville forme le centre de la courbe de cinq kilomètres d'étendue que décrit la ligne des quais.

Bien que les bûchers soient toujours en activité, le spectacle me paraît déjà moins lugubre. On s'y fait. Ces gens-là montrent du reste un tel mépris de la mort que l'on arrive bientôt comme eux à ne plus s'émouvoir de la chose, en somme, la plus naturelle du monde.

On voyait autrefois, aux environs de la ville, une sorte de guillotine faite d'une lourde hache suspendue ; les fanatiques indous accouraient en foule y présenter le cou, et se tranchaient ainsi la tête en dénouant la corde qui soutenait la hache. C'était, paraît-il, le chemin le plus sûr pour gagner le ciel.

Les brahmanes furent obligés d'interdire cette voie de salut, de crainte de voir décimer leurs ouailles.....

La foule est si compacte sur toute la berge, et l'air est si pur, que l'emplacement des bûchers ne se devine que par les colonnes de fumée bleue qui montent toutes droites dans l'atmosphère tranquille.

Depuis hier, plus de vingt mille pèlerins sont venus grossir le nombre des fidèles que renferme la ville; cette multitude bourdonnante a passé la nuit à la belle étoile sur la rive, et s'éveille aux premières clartés de l'aube.

Toutes les populations de l'Inde sont représentées dans ce flot humain, qui, aux premiers rayons du soleil, se précipite dans le fleuve béni où s'entremêlent les types foncés des Malabares, les Bengalis, et les races plus claires de la vallée de l'Indus et du Penjab.

En ce moment une centaine de femmes, couvertes de bijoux d'or et d'argent et vêtues de riches étoffes, tracent un sillon lumineux dans la noire cohue. Elles portent sur la paume de la main, repliée à la hauteur de la tête, à la manière des Égyptiennes, de grands plateaux de cuivre surchargés de fleurs qu'elles vont effeuiller au bord de l'eau, pendant que les hommes se prosternent devant les vaches sacrées qui, peu sensibles aux honneurs, continuent à ruminer dans une douce béatitude.

En avançant, nous voyons défiler une suite de splendides constructions, parmi lesquelles le palais des anciens rois de Nagpore se fait remarquer par son aspect de grandeur, et enfin la Mosquée d'Aurengzeb, qui s'élève sur un entassement de gradins, de terrasses, et forme avec ses frêles minarets entourés de dômes le couronnement de ce merveilleux ensemble.

Habitué à ne considérer que le côté plastique des choses, j'allais oublier, comme toujours, de vous donner un aperçu historique de la ville.

Longtemps avant la fondation de Rome (rassurez-vous, ce ne sera pas long), avant la fondation de Rome, dis-je, Bénarès était déjà un foyer intellectuel qui rayonnait sur la majeure partie de l'Asie.

Plus tard, six cents ans avant notre ère, cette ville devint le berceau de la religion bouddhique par l'apparition d'un *Prince Charmant* — ceci n'est pas un conte —, comblé de tous les dons de la nature et de la fortune. Ce jeune philosophe s'appelait Siddharta, nom qu'il échangea contre celui de Çakya-Mouni.

Après avoir abandonné tous ses biens, il passa plusieurs années dans la solitude et le recueillement ; puis, quittant sa retraite et suivi de quelques pauvres disciples, il alla s'établir dans les environs de la ville au pied d'un arbre, et y enseigna pour la première fois les préceptes d'une religion basée sur l'égalité absolue devant le Créateur, de tous les êtres, nobles, esclaves ou mendiants.

Ce prince philosophe et prophète apprit aux Indous subjugués par ce précepte nouveau que la vie n'est qu'une épreuve, et que l'âme, en abandonnant son enveloppe mortelle, ne peut se rapprocher de la divinité et jouir de la félicité éternelle, que si toute son existence terrestre a été consacrée à l'amour du prochain, au respect de la justice et aux bonnes œuvres.

Ce fut la révolution religieuse la plus spontanée, sinon la plus grande, dont l'histoire fasse mention. La foule accourut de tous les

points de l'Asie ; Bénarès se couvrit de temples, de collèges et de séminaires, et devint la Rome de l'Inde.

Cette brillante période prit fin au neuvième siècle, lorsque le bouddhisme sombra à la suite de discordes religieuses fomentées par les Brahmanes. Tous les temples disparurent sans laisser de traces ; les adeptes échappés aux massacres se réfugièrent à Ceylan, au Thibet, en Mongolie, en Chine et au Japon, et s'y multiplièrent de telle sorte que l'on en compte aujourd'hui plus de deux cents millions.

Après des invasions et des guerres successives, la ville fut conquise en l'an 1017 par un convertisseur à poigne, le sultan Mahmoud qui, à son tour, démolit bon nombre de temples dont les débris servirent, par la suite, à édifier des mosquées. Enfin, en 1775, la métropole religieuse de l'Inde tomba définitivement au pouvoir des Anglais; elle renferme aujourd'hui cinq mille temples et pagodes, trois cent cinquante mosquées, bon nombre d'écoles indoues et mahométanes, et une université brahmanique.

Cette petite incursion dans le domaine de l'histoire n'avait pour but que de faire comprendre pourquoi, si l'on en excepte une partie de la fontaine de Dourga et les ruines du tôpe de Dhamek, il serait difficile de retrouver dans les environs de Bénarès des édifices remontant à plus de trois ou quatre siècles.

Je crois vous avoir dit déjà combien il est pénible et parfois dangereux, de circuler au milieu de la journée, alors qu'un soleil de plomb vous accable et vous détend les muscles. Mais, par contre, que de compensations dans les douces flâneries du matin ou par les nuits claires de cet incomparable climat !

Après la sieste obligatoire qui rend les forces en même temps que le désir de se mouvoir dans cette atmosphère enchanteresse, on est heureux de vivre pendant quelques heures au milieu de ces ruches humaines, de se plonger dans cette griserie de colorations étourdis-

santes, et cela bien tranquillement, comme un badaud, sans crainte d'être molesté ; car parmi toutes les castes de l'Inde, même au plus bas de l'échelle sociale, on chercherait en vain la classe des *voyous* — honteux rejetons de l'alcoolisme — qui pullulent dans les grands centres européens ; ici, chaque individu a le sentiment de sa dignité et le respect de l'étranger.

Ce brillant tableau est malheureusement obscurci par le grand nombre de mendiants que l'on rencontre aux abords des temples.

Toutefois, cela s'explique quand on songe que cinq cents millions d'hommes, bouddhistes et brahmanistes, considèrent comme le plus saint des devoirs de visiter au moins une fois dans leur vie la cité vénérée, et que, parmi ceux que l'on y rencontre, beaucoup de pauvres diables sont venus de contrées lointaines, se livrant à la mendicité pour pouvoir regagner leurs pénates ou se sont fixés dans la ville, séduits par la perspective consolante que leurs cendres seront un jour jetées au fleuve béni, tout comme les restes des riches indous qui viennent finir leurs jours à Bénarès, pour y être brûlés.

Ajoutons que la misère n'a pas le côté âpre et navrant qu'elle affecte dans nos tristes climats du Nord, où le pauvre, mal vêtu, grelotte sous la pluie et la neige, ou meurt de froid dans son taudis sans feu.

Ici, rien de tout cela ; on couche à l'air sous la voûte étoilée ; on se dorlote au soleil pendant la matinée, et l'on fait la sieste à l'ombre des pagodes, au moment des chaleurs.

Les vêtements ne sont pas indispensables ; un bout d'étoffe d'un mètre carré suffit. Quant à la nourriture, ce serait avoir du guignon que de ne pas recueillir dans sa journée, en fait d'aumônes, deux ou trois païsas (1), pour acheter une poignée de riz et un peu de friture à l'huile de coco.

Les distractions gratuites ne leur manquent pas ; les prestidi-

(1) Monnaie de cuivre de la valeur de quatre centimes.

gitateurs, les acrobates et les bayadères animent les places publiques. Beaucoup de ces mendiants préfèrent cependant les choses sérieuses, car je les ai vus maintes fois suivre très attentivement les cours de sciences et de lettres donnés par les brahmanes avec une simplicité toute patriarcale, sous les frais ombrages de quelque gigantesque ficus. Bon nombre d'écoles sont établies, sans plus de façon, au pied d'un arbre ; maître et élèves s'accroupissent sur un bout de natte, et se servent de leurs genoux en guise de pupitre. Si l'étranger ravi, s'arrête un instant devant ces riants tableaux, les écoliers s'empressent de lui faire les plus gracieux salams.

Une chose fort remarquable chez les Indous si profondément religieux, c'est leur tolérance vis-à-vis des missionnaires qui pénètrent parfois jusque dans les pagodes pour faire de la propagande ou distribuer des brochures en opposition avec leurs croyances. Quelques-uns les acceptent et les lisent ; d'autres se contentent de hausser les épaules ou de tourner le dos au missionnaire, si celui-ci veut leur forcer la main.

En résumé, toutes les grandes questions philosophiques et religieuses ont été tant débattues ici depuis plus de trois mille ans, que cela ne les émeut plus. Quelqu'un me citait à ce propos, le mot d'un prêtre bouddhiste à un missionnaire : « Ce que vous enseignez n'est pas neuf ; vous accommodez tout simplement nos restes. »

Inutile de parler de leur sobriété ; personne ici n'en fait une qualité puisqu'elle est l'apanage de tous, mais cela explique en partie pourquoi la police des rues, confiée à des indigènes, semble une véritable sinécure, car il est très rare que l'on signale des désordres parmi toutes les races diverses qui fourmillent dans cet immense caravansérail ; et j'estime qu'il n'est pas de meilleur peuple en Europe.

De tout ce qui précède, il résulte que, même au milieu de la nuit, l'étranger peut aller où bon lui semble sans courir le moindre danger : ce que je n'aurais garde de faire à Paris, à Londres et même à Bruxelles !

Durant tout mon séjour à Bénarès, je n'ai pas rencontré un seul Européen. En ma qualité de flâneur, j'ai pénétré dans les temples, les mosquées, les ruelles obscures et jusque dans les habitations des pauvres gens, sans autre moyen de défense qu'un peu de poudre insecticide.

Maintenant, acheminons-nous pour la dernière fois vers la ville.

Il est huit heures du soir. La lune se lève lentement au-dessus de l'horizon ; elle est toute rouge et paraît monstrueuse ; les belles constellations du Sud, comme des perles vertes, resplendissent sur la voûte sombre et azurée.

De ma vie je n'ai vu autant d'étoiles ; quantité de grandes formant des dessins bizarres, scintillent et tremblotent ; puis des groupements de petites étagées par myriades, et bien loin, bien loin, une poussière de mondes qui se perdent en traînées laiteuses dans l'infini.

C'est l'heure où cette ville étrange, vue du dehors, déroute complètement l'imagination. Le moindre clocheton semble menacer le ciel ; on prend un groupe d'arbres pour une chaîne de montagnes, et les vers luisants pour des lanternes.

L'atmosphère est si douce et si calme que l'on entend, sous la feuillée obscure, le bourdonnement des coléoptères et des papillons de nuit formant des accords diffus, semblables au murmure d'une harpe éolienne. Puis, peu à peu une rumeur sourde, allant crescendo, nous annonce l'approche des faubourgs ; toute la population est dehors et s'amasse autour des rapsodes débitant, d'une voix nasillarde, des histoires interminables ; d'horribles faquirs, vêtus d'une couche de crasse et de cendres, s'insinuent dans la foule compacte et bigarrée, comme des cloportes dans un parterre de fleurs.

Nous passons une partie de la soirée à parcourir au hasard le dédale des ruelles de la cité où le moindre coin, le moindre groupe de figures prend l'importance d'un tableau ; on n'a que l'embarras du choix.

Au centre d'un carrefour éclairé par des lampadaires en fer forgé, les charmeurs de serpents, le torse nu et enguirlandé de boas luisants et visqueux, font danser les terribles cobras au son d'une musique lugubre, tandis que des chauves-souris, de l'envergure d'une ombrelle, circulent lourdement dans le rayon lumineux, et frôlent de leurs ailes membraneuses et flasques les turbans des spectateurs.

Un des côtés de la place est borné par la façade d'une mosquée dont les fenêtres fermées par des dalles de marbre blanc découpées en dentelle, laissent filtrer la lumière discrète des lampes.

Les mahométans en prières entonnent des versets du Coran sur un motif archaïque très simple, mais d'un caractère superbe, auquel viennent se mêler le chant naïf d'une troupe de bayadères nomades et le cliquetis perlé de leurs grelots d'argent.

Toutes les rumeurs de la ville se traduisent en une symphonie vocale et instrumentale d'une forme vague et mélancolique qui vous donne les sensations étranges qu'éprouvent les fumeurs d'opium.

Quelle source inépuisable pour le compositeur désireux d'aller étudier la musique indoue *d'après nature!*

N'est-ce pas en Orient que Félicien David a trouvé ses meilleures inspirations ?

Minuit. Le hasard nous a conduit au bord du Gange. Bien que des milliers d'individus campent sur la rive, un silence imposant règne sur tout le fleuve.

Au bruit de nos pas, un grand fantôme blanc se dresse tout à coup devant nous.

Ce spectre, très poli du reste, nous fait de grands salams et nous explique, tant bien que mal, qu'il est le patron d'un bateau, et s'offre pour nous conduire faire une promenade en gondole.

La nuit est si claire ; nous n'aurons jamais une plus belle occasion.

La lune, dans tout son éclat, passe au méridien et décline douce-

ment derrière la cité sainte dont le profil ébréché se découpe en noir sur le ciel ; et les ombres portées des minarets, des clochetons, s'allongent en zigzags sur les degrés des Ghâts baignés d'une lumière intense qui met des filets d'argent sur l'entablement des corniches, sur les saillies des terrasses, et s'étale en larges touches neigeuses sur les dômes des mosquées. Roulés dans leurs manteaux blancs, comme des chrysalides de vers à soie, les pèlerins, groupés par famille, sommeillent ou marmottent des prières en attendant le jour.

Le même songe, le même problème semble absorber leurs facultés : l'évolution de l'âme et l'éternel *recommencement :* mourir pour renaître.

Au milieu de ces masses inertes, confuses, inondées de blancheurs rayonnantes, une forme humaine est debout, les mains levées vers le ciel.

Une auréole de lumière cendrée borde le contour de cette apparition ; elle s'évanouit, et tout reprend son calme de sépulcre : on dirait un champ de bataille par une nuit d'hiver.

Tous les détails de ce tableau, aussi difficile à peindre qu'à dépeindre, sont restés gravés dans mon esprit en traits ineffaçables : merveilleux appareil que la mémoire, gardant non seulement l'empreinte de milliers de clichés, qui peuvent s'imprimer à volonté, avec leurs formes multiples, leurs variétés de tons, mais encore l'écho des moindres bruits dont mon oreille fut frappée durant cette nuit féerique !

Notre gondole suit tout doucement le fil du courant, et s'arrête, au bout d'une demi-heure, devant le Ghât de Mânmênka.

La mort ne chôme pas ; les noirs parias sont toujours à leur poste, accroupis, impassibles comme des sphinx de bronze, autour des bûchers incandescents. Leur profil grêle ne se dessine que par le luisant de leur peau reflétant la lueur des foyers. Un homme se lève, armé d'un long bambou, il attise le feu et défonce les cadavres ; les flammes tourbillonnent et laissent échapper des milliers d'étincelles pétillantes qui mettent des reflets d'or rouge sur les monuments

dont les fenêtres, comme de grands yeux, semblent s'écarquiller ; et les clochetons des pagodes étagées à l'arrière-plan me font l'effet de se hausser sur leur base pour mieux voir ce spectacle infernal.

Dans le lointain on entend des chants funèbres accompagnés des sons aigus de la trompe brahmanique, auxquels répondent de l'autre rive du fleuve, semblables à des échos désespérés, les hurlements des chacals et des hyènes. Les chants se rapprochent; puis, brusquement, le cortège apparaît dans un rayon de lune pâle et phosphorescent; un corps rigide, enveloppé d'un suaire blanc, flotte, comme une épave, au-dessus de la cohue ondoyante qui dévale les degrés et vient se grouper autour des bûchers.

Je renonce à vous décrire l'étonnante coloration de ce tableau fantastique, la vigueur de ton de cet amoncellement d'édifices bizarres, mystérieux, avec leurs ouvertures sombres, grimaçantes, se découpant sur les profondeurs transparentes du ciel.

Le pinceau endiablé d'un Goya aurait peine à rendre la magnificence des effets d'opposition de ces masses d'ombres indécises, et des foyers rouges et fumeux qui troublent les clartés livides où se meuvent, comme des larves ou des âmes en peine, des silhouettes pleines d'épouvante.

Il est deux heures, la gondole reprend la direction du débarcadère, laissant derrière elle un sillon lumineux et métallique. Longtemps encore nous suivons des yeux les panaches de fumée rousse qui salissent l'azur étoilé ; puis tout s'éteint. La lune se couche ; si nous allions en faire autant ?

ALEXANDRE, Phot.

LE BUNGALOW.

LE BUNGALOW

LE BUNGALOW

Je quitte, non sans regrets, la métropole religieuse où fourmillent toutes les castes de l'Inde, où toutes les sectes, dans leurs temples respectifs, se livrent à des pratiques mystérieuses, dont quelques-unes remontent aux premières époques de la civilisation. Mais, si les nécessités de mon itinéraire l'emportent sur mes goûts d'artiste, je compte bien y revenir un jour, et me donner le plaisir d'en explorer tous les recoins, sachant d'ailleurs, par expérience, combien un voyage dans l'Inde est chose facile pour le touriste avide de grands spectacles.

Plusieurs lignes de chemins de fer, telles que le Grand Péninsulaire n'ayant pas moins de 3,356 kilomètres, relient aujourd'hui Calcutta à Bombay et Bombay à Madras. Puis la ligne de l'Est, de Calcutta aux frontières de l'Afghanistan, passant par Lahore. Viennent ensuite le chemin de fer de la vallée de l'Indus, et une nouvelle voie reliant Agra à Bombay, qui s'ouvre, si je ne me trompe, aujourd'hui 15 janvier, et dont nous comptons nous servir pour traverser le Rajpoutana, après notre excursion à Lahore. Le voyageur peut donc, en moins de quarante-huit heures, se rendre du centre de la péninsule aux extrémités.

Le voyage de Calcutta à Bénarès demandait jadis de quinze à vingt jours. Il est vrai que c'était le meilleur moyen d'étudier la flore, la faune, les mœurs et surtout l'histoire du pays. Mais je prie le lecteur de se rappeler que je ne suis qu'un simple touriste de la secte des adorateurs du soleil, — un *Globe trotter*, ne parlant habituellement que de ce qu'il voit, dans la crainte de grossir le nombre des voyageurs qui se sont fourvoyés en voulant traiter des questions qui demandent toute une existence d'études.

Cent quarante kilomètres séparent Bénarès d'Allahabad, situé à

peu près au centre de la péninsule, dans l'Indoustan proprement dit. Cette partie du pays, fort peuplée, est d'une fertilité incomparable.

La ligne suit la rive droite du Gange. Une végétation exubérante entoure les nombreux villages groupés dans la plaine.

Huit heures du matin ; la matinée est délicieuse; nous assistons au réveil de cette nature enchanteresse. A droite, une belle nappe d'eau s'étale entre des bancs de sable, couverts de grands échassiers et de pélicans qui se dandinent d'une façon grotesque, en séchant leurs ailes, semblables à des parapluies déployés au soleil. De longues volées de canards et de sarcelles fendent l'espace à fleur d'eau et, comme des bordées de fusées, éclatent tout à coup en perles étincelantes sur la nappe chiffonnée.

Une foule de villageois des deux sexes procèdent à leur toilette et à leurs ablutions dans l'eau claire et pétillante, avec l'entrain d'une bande de tritons.

Quel régal pour le peintre que le spectacle de ces nudités brunes faites pour ce milieu plantureux ! l'œil garde longtemps l'image de ces tableaux entrevus sous un soleil resplendissant qui fait briller, comme des armures, les dos bronzés et les poitrines sculpturales.

Les êtres vivants s'accordent toujours, par la couleur, avec le milieu qui leur est propre.

Je ne tardai pas à me convaincre de la justesse de cet axiome en voyant une compagnie de soldats européens prenant le bain d'ordonnance. Cette foule d'individus aux chairs fadasses, d'une crudité brutale, me faisait l'effet d'un plat de crevettes.....

Les paons foisonnent dans cette contrée fertile ; bien qu'ils absorbent une large part des récoltes, les Indous ne les chassent jamais. Ces beaux oiseaux, originaires du pays, sont l'emblème de la Junon indienne qui préside aux naissances et aux mariages, et figurent comme tels dans les sculptures des pagodes. Une loi anglaise défend aux Européens de les tuer, afin d'éviter des conflits avec les Indous.

Nous dirons quelques mots sur la manière de voyager dans l'Inde.

On n'y trouve guère d'hôtels proprement dits, si ce n'est dans les grandes villes telles que Bombay, Calcutta, Madras, Pondichéry, et dans l'île de Ceylan à Colombo (le *Grand Oriental*). Ce dernier pourrait servir de modèle pour ce genre de constructions dans les climats torrides; rien n'y est épargné sous le rapport de la ventilation et du confort.

Dans toutes les autres villes, à quelques exceptions près, le voyageur doit se contenter du modeste bungalow, ou coucher au hasard, dans les salles d'attente, et, s'il y a encombrement, dans les voitures de chemin de fer. Mais, s'il n'a la précaution de se couvrir d'un grand voile de mousseline, gare aux moustiques ! Quoi qu'il en soit, dans un pareil climat, le sommeil fait rarement défaut; il s'agit de bien employer sa journée. Après cela, à moins que l'on n'ait un crime sur la conscience, on dort comme un enfant au berceau.

Sans le bungalow, le voyage serait fort difficile en dehors des grandes lignes de chemins de fer, à moins de se faire accompagner d'un nombreux personnel de serviteurs, et d'un véhicule solide, chargé de tentes, provisions, ustensiles de cuisine et de multiples et cætera de tous genres.

J'avoue que ce dernier système me plairait beaucoup, si je pouvais prolonger mes vacances. J'ai vécu dans la jungle, sous la tente, et je me rappelle avec bonheur cette vie en plein air, ces journées de bonne fatigue, nos courses fantastiques à dos d'éléphant, par monts et par vaux, parcourant, le matin, la plaine immense, inculte, foulant les hautes herbes blondes ruisselantes de rosée, et nos incursions dans la forêt vierge silencieuse, quand nous pénétrions, émus et recueillis, dans ce vaste laboratoire de la nature qui nous enivrait de son atmosphère ardente et voluptueuse. Puis, le soir venu, nos campements si pittoresques, chaque jour au milieu d'un site nouveau, où l'on s'attardait autour des feux en écoutant les harmonies sauvages de la jungle.

Journées pleines de charmes! Si l'Europe s'était engloutie durant cette vie nomade, nous n'en aurions rien su, car les derniers chaînons qui nous liaient au monde moderne étaient rompus ; plus de routes banales, plus de voies ferrées, ni postes, ni télégraphes. Et, nous laissant aller à la pente naturelle de notre rêverie, par une sorte de choc en retour, il nous semblait avoir déjà vécu ainsi. L'homme civilisé a beau faire, les liens mystérieux de l'atavisme le rattachent, à son insu, aux générations ascendantes. . . . . .

. . . . . .

Comme il ne nous reste plus que deux mois pour accomplir notre voyage *d'essai* — si Brahma le permet, — nous continuerons notre route en faisant usage des moyens les plus expéditifs. Mais revenons à ce que l'on nomme un bungalow. Ce substantif, usité dans les langues indoues, désigne *ad libitum* une maison européenne, un hôtel ou un lieu de refuge. Le dâk bungalow signifie particulièrement une maison de poste, ayant quelque rapport avec nos hôtels de province où on « loge à pied et à cheval », avec cette différence que l'on n'y trouve pas d'écurie; on attache les chevaux, les éléphants ou les buffles à des piquets, dans le voisinage de l'habitation.

Ces hôtels sont à l'usage exclusif des étrangers : fonctionnaires anglais, colons ou touristes. J'y ai rencontré par exception quelques petits nababs sans importance.

Moyennant une roupie par jour (2 fr. 50), on peut y séjourner pendant vingt-quatre heures, et plus, s'il ne survient pas d'autres voyageurs.

Un khansamah (sorte de domestique à tout faire) est attaché à l'établissement, de même que des pankabohis chargés, au besoin, de faire mouvoir les pankahs (éventails) soit dans la salle à manger, soit dans les chambres à coucher. La nourriture, qui se paye à part, ne ferait pas le compte d'un gourmet, sauf le plat de riz au kerry, dont les Européens sont en général très friands.

Les poulets, les canards, desséchés de leur vivant par l'ardeur du

ALEXANDRE, Phot.

LE TEMPLE DES SINGES,

A BÉNARÈS.

soleil, ont beaucoup de rapport avec les volailles de carton en usage au théâtre ; il en est de même de la viande de mouton qui, en outre et pour la même raison, sent presque toujours la laine. Mais sachant que les disciples de Brillat-Savarin ne font pas de vieux os sous les tropiques, où la tempérance est à l'ordre du jour, on fait de nécessité vertu ; d'où je conclus que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Le bungalow se compose d'ordinaire d'un bâtiment carré, sans étage, recouvert d'un immense toit de chaume, ayant l'aspect d'une pyramide dont les bas côtés font saillie sur les murs de façade, et viennent s'appuyer sur des pilastres, de manière à former autour de l'habitation une sorte de véranda que l'on garnit de stores mobiles.

Quantité de longs fauteuils en rotin, véritables lits de repos, sont disposés dans cette galerie, et vous invitent à la paresse. C'est là que les voyageurs se tiennent — lisez : s'étalent, — la plupart du temps ; car, excepté aux heures des repas, ils affectionnent d'habitude la position horizontale.

La salle à manger se trouve au centre, et reçoit la lumière par des ouvertures donnant sur l'entrée principale du bâtiment. Les appartements, de plain-pied avec la salle à manger, se composent chacun d'une chambre à coucher et d'une salle de bain à l'indienne.

Une série de vases en terre poreuse, remplis d'eau que l'on se vide sur la tête en guise de douche, constituent le bain. Le lit, placé au milieu de la chambre à coucher, est garni d'une moustiquaire en mousseline; des accessoires de toilette *inexpressibles* font partie du mobilier de chaque appartement.

Une porte de service, donnant sur la galerie, permet aux inspecteurs des susdits accessoires (des hommes de caste inférieure) de remplir leurs fonctions qui se rattachent tout naturellement à celles des voyageurs; et, comme on ne s'enferme jamais dans ce pays, ces individus entrent chez vous à toute heure du jour, et se mêlent aux actes les plus intimes de votre vie privée; ce qu'ils font, du reste,

d'une manière très polie, et en vous gratifiant d'un grand salamalec qu'on peut interpréter comme un : Dieu vous bénisse! Très attentifs, ils remplissent leur rôle avec un tact particulier; au moindre bruit, on les voit apparaître, et jamais ils ne manquent leur entrée.

Les bungalows des voyageurs sont toujours installés en dehors de ce que l'on appelle ici la ville noire, c'est-à-dire dans les cantonnements anglais, au milieu d'un vaste terrain nu, nommé *compound;* quelques grands arbres seulement sont plantés à distance de l'habitation; pas de pelouses ni de buissons où les animaux nuisibles pourraient trouver un refuge.

Un petit mur de soixante centimètres de hauteur entoure le *compound*. L'entrée est indiquée par deux pilastres; vu le peu de hauteur du mur d'enceinte, une porte serait superflue.

Vous connaissez maintenant le bungalow; entrons-y. Un véhicule quelconque, chargé de nos personnes et de nos bagages, s'arrête devant le perron; et, tandis que le khansamah suivi d'un porteur nous introduit, l'inspecteur des *inexpressibles*, son balai de chiendent sous le bras, s'incline avec respect devant sa nouvelle clientèle.

Moment d'anxiété pour les voyageurs étendus sur les fauteuils de la véranda, les bras ballants, les jambes en l'air, à l'américaine.

Comme le règlement oblige les voyageurs à quitter la place après un séjour de vingt-quatre heures, si tous les appartements sont occupés, on se regarde d'abord comme des chiens de faïence, chacun se dit de son côté : C'est à vous d'en sortir ! Ce qui arrive, du reste, assez fréquemment, mais sans préjudice pour personne : une tente est bientôt dressée au dehors, et tout le monde finit par se caser.

J'ai passé de cette manière des nuits délicieuses, jouissant en parfaite sécurité de la fraîcheur de l'atmosphère, séparé de la voie publique par une simple natte et laissant, pour ainsi dire, mon porte-monnaie et mes bagages à la merci des passants.

La première fois que je mis le pied dans un bungalow, je fus, je l'avoue, un peu dépaysé. C'était à Ceylan, dans la région du café.

ALEXANDRE, Phot.

L'INSPECTEUR DES ACCESSOIRES.

J'étais venu échouer là, après une longue course pédestre, travesti, en quelque sorte, en vieux planteur par le soleil du tropique et la poussière rougeâtre des chemins.

A mon arrivée — au moment du dîner — bon nombre de colons anglais, hollandais et allemands, avec des mines fort allongées, chuchotaient et s'acharnaient avec colère sur de vieux poulets morts d'insolation, dont ils tâchaient de faciliter l'absorption à l'aide de copieuses rasades de brandy légèrement mouillé. A quelques bribes de conversation que je saisis de ci de là, j'appris que le café était dans le marasme. Un cryptogame envahissait les feuilles, et la plante dépérissait : un véritable désastre !

Un de mes voisins de table était Italien, marchand de statuettes, de vierges et d'enfants Jésus faites d'une mixture de plâtre et de stéarine; celui-là aussi paraissait mécontent : « *Niente da fare ! quando il caffé non va, si sprezza la madonna* », me dit-il avec un regard de traître de mélodrame. Le fait est que sa mine pouvait faire supposer que ses ancêtres avaient joué un rôle dans les annales de la Calabre.

Avait-il plusieurs cordes à son arc ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il affectait de me suivre avec une grande sollicitude lors de mes excursions matinales dans les montagnes.

Mon voisin de droite, tout en maugréant, m'offrit à brûle-pourpoint des terres défrichées, propres à toutes sortes de cultures : quinquina, gutta-percha, thé, etc.,

« Grand merci ! » lui dis-je, « je ne suis venu ici que par simple curiosité.

— Ta ta ta ! la circonspection en affaires vaut de l'or, je le veux bien ; mais on ne fait pas deux mille lieues pour voir de la verdure.

— J'admire Ceylan ; c'est le paradis terrestre !

— Vous appelez cela un paradis ? Moi je dis que c'est un enfer ! Mais regardez donc la tête de mes confrères ; ces gens-là n'ont pas l'air d'être à la noce, je pense ? Ainsi le Hollandais, qui est en face de

vous, avait des plantations de tout premier ordre ; aujourd'hui, cela ne vaut plus une chique de tabac ! »

Après le dîner, le quidam me prit à part pour se recommander comme gérant, et, au besoin, pour me servir d'intermédiaire dans n'importe quelle entreprise.

« Écoutez, lui dis-je en manière de confidence et pour m'en débarrasser, je ne viens ici que pour soigner une infirmité. Lorsque je passe l'hiver en Europe, je souffre constamment de froid aux pieds. J'avais essayé d'abord de la Sicile, puis de la Syrie, et des sables brûlants de la haute Égypte, qui, je dois le dire, me firent grand bien. Cet hiver-ci, j'ai pris le parti de faire une cure de soleil dans l'Inde ; et je m'en félicite : j'ai chaud, je suis content ! »

Sur ce, je plantai là mon planteur déconfit, qui s'en alla boire des grogs avec ses confrères.

Je m'expliquai alors un détail qui m'avait quelque peu intrigué en arrivant :

Non loin du bungalow, et au-dessus de la porte d'un petit établissement assez propret, se lisait en grandes lettres : « Temperance Hotel », ce qui semblait dénoter, chez messieurs les planteurs, non pas un vice — soyons polis — mais une propension à étancher trop souvent leur soif au moyen de boissons alcooliques ; estimant, toutefois, que l'eau fraîche est une excellente chose..... pour se laver.

ALLAHABAD

ALLAHABAD

Pendant cette courte digression, nous nous sommes rapprochés d'Allahabad, dont les blancs minarets apparaissent à l'horizon. La contrée, toujours très fertile, change d'aspect à vue d'œil ; à droite de la voie ferrée on distingue plusieurs factoreries d'indigo, tandis qu'à gauche les premiers contreforts du massif de Rewah se rapprochent graduellement du Gange.

Enfin, une demi-heure plus tard, la voie traverse la Jumna sur un superbe pont, d'un kilomètre de longueur, porté sur quinze piles en grès rouge de vingt mètres d'élévation. Il en est des ponts comme des tours, on ne peut les juger lorsqu'on est dessus ; tout voyageur consciencieux fera bien d'y revenir pour le voir dans tout son ensemble. Les lignes sévères de ce beau travail semblent faire valoir le caractère grandiose de la rivière, et le côté pittoresque de ses rives échancrées.

A l'époque des grandes crues, vers le milieu du mois d'avril, les eaux charrient souvent des bouquets d'arbres couverts d'oiseaux et de lianes fleuries ; en ce moment, par suite de la sécheresse, la rivière se divise et contourne de grands bancs de gravier doré qui me rappellent les plages bretonnes à marée basse.

De grosses tortues se traînent lourdement parmi les plantes aquatiques, et viennent chauffer leur carapace sur la berge ensoleillée, tandis qu'au loin une longue caravane de pèlerins sillonne en serpentant le lit de la Jumna ; quelques individus formant l'avant-garde, ayant de l'eau jusque sous les bras, cherchent le gué, et bientôt toute la bande, longue d'un kilomètre au moins, se déploie entre les deux rives...

S'il me fallait visiter tous les lieux saints de l'Inde, j'en aurais encore pour bien longtemps, car ce pays est vraiment favorisé du

ciel; à peine avons-nous quitté Bénarès, que nous tombons dans une autre cité, bénie par excellence.

Le nom d'Allahabad signifie « demeure ou cité de Dieu ».

La ville est située au point de jonction deux fois saint du Gange et de la Jumna ; de même qu'à Bénarès, un courant perpétuel y amène chaque année des milliers de pèlerins désireux de se plonger dans leurs eaux régénératrices, et de laver leurs péchés en famille.

Pour les Anglais, la question religieuse est ici secondaire; il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se rendre compte de la position stratégique tout à fait exceptionnelle d'Allahabad, occupant pour ainsi dire le centre des possessions anglaises, non loin du plus beau fleuve de l'Asie, et d'une rivière de la largeur du Rhône. Elle se relie, en outre, aux grandes cités de l'Inde par des lignes de chemins de fer ayant l'aspect d'un T dont le bout de l'aile gauche représente Lahore, l'aile droite Calcutta, Bombay la base et Allahabad le sommet.

Cette ville devint, après la guerre de 1857, le centre politique et militaire le plus important de l'empire des Indes, et le siège de la haute cour de justice des provinces du Nord-Ouest, qui comptent autant d'habitants que la France.

Allahabad est situé en deçà de la zone torride, à deux ou trois degrés au nord du tropique du Cancer. Son climat, très chaud l'été, est fort supportable l'hiver ; en ce moment, 16 janvier, il ferait les délices d'un frileux.

Si l'on ajoute à tous ces avantages la fertilité merveilleuse de cette partie de l'Indoustan, on comprend qu'Allahabad doit détrôner avant peu ses grandes cités rivales, Calcutta, Bombay et Madras, pour devenir la métropole politique et commerciale de l'Inde.

La ville européenne, ou pour mieux dire les cantonnements anglais se développent dans une vaste plaine d'alluvion, sillonnée de grandes avenues bien ombragées ; la plupart des habitations sont séparées les unes des autres et entourées de jardins. On y remarque une foule

de constructions luxueuses, banques, églises, etc., mais qui par malheur détonnent un peu dans ce milieu ; car si les architectes anglais semblent mépriser le style indo-moresque, le mieux approprié au climat, ils abusent, par contre, du gothique. On en trouve partout, même dans les parties les plus reculées de l'Inde.

Le monument le plus remarquable des environs est la forteresse construite au seizième siècle par Akber, au confluent du Gange et de la Jumna ; elle est bâtie en grès rouge, et peut avoir deux mille cinq cents mètres de circuit.

Comme tous les édifices militaires de cette époque, la citadelle renferme une foule de monuments, dont le beau caractère tend malheureusement à s'effacer par les substructions que les Anglais y ajoutent pour la convertir en une place de guerre en rapport avec les progrès des sciences destructives.

On remarque dans cette agglomération un fort beau palais, l'ancienne résidence favorite d'Akber, que des restaurations et des excroissances modernes ont singulièrement défiguré ; et les soubassements d'un temple bouddhiste qui remonte à deux ou trois siècles avant notre ère, de même qu'un grand monolithe de treize mètres de hauteur.

La ville native peut compter cent mille habitants. Elle est fort intéressante par l'animation qui règne dans ses rues étroites ; on y trouve un grand bazar où fourmillent constamment des masses variées de pèlerins faisant leurs achats de bibelots et de provisions avant de se remettre en route.

LUCKNOW

LUCKNOW

250 kilomètres séparent Allahabad de Lucknow par la ligne de l'East-Indian, y compris l'embranchement de 72 kilomètres reliant Cawnpore à Lucknow par l'Oude et Rohilcund.

La ville de Lucknow est la capitale de l'ancien royaume d'Oude. La population de cette partie, annexée à l'empire des Indes depuis une trentaine d'années, est aussi dense et aussi nombreuse que celle de la Belgique et de la Hollande réunies. La campagne environnante, bien qu'un peu monotone, est fort bien cultivée ; on sent qu'on s'éloigne du tropique, le maximum de la température ne dépasse pas en ce moment 27 degrés centigrades et le minimum 24.

La population est industrieuse, active ; l'instruction paraît assez répandue parmi les classes moyennes.

Lorsque, sous un faux prétexte, et après avoir englobé, tour à tour, les provinces limitrophes, les Anglais mirent enfin la main sur ce beau royaume et sur sa belle capitale, ils étaient loin de se douter que cette dernière annexion allait avoir de si terribles conséquences.

Tout ici rappelle les sanglants épisodes de la révolte des cipayes, et le cœur saigne au souvenir de tant de femmes et d'enfants massacrés avec des raffinements de cruauté inouïe. Voici d'abord un amas de ruines nommé la résidence, que les braves défenseurs de Lucknow avaient converti en forteresse et auquel les Anglais ont voulu conserver le caractère de délabrement qu'il avait après cinq mois de siège, de luttes et de privations ; là, on montre les caves où, entassés dans une atmosphère corrompue, les blessés, les malades, les femmes et les enfants cherchaient un refuge contre les balles et contre la chute de pans de murs ; fort peu de ces malheureux survécurent à cet horrible supplice.

C'était vers la fin du mois de mai 1857 ; apprenant les troubles de Delhi, les cipayes de la garnison se soulèvent et massacrent les officiers anglais. Sir Henry Laurence, qui commandait alors à Lucknow, prit rapidement ses dispositions, et réunit autour de lui, avec les neuf cents hommes de la garnison, la population européenne, femmes et enfants. Par une chaleur torride, sous une grêle de balles, tous indistinctement travaillèrent sans relâche ; on creusa des fossés, on éleva des retranchements qui mirent la résidence en état de résister aux cipayes renforcés par la population en fureur.

Le brave Laurence fut tué le 4 juillet, le major Banks prit le commandement mais fut frappé quelques jours après, puis le brigadier Inglis se mit à la tête des assiégés et lutta nuit et jour contre la foule avide de sang.

Pauvres gens ! tout ici rappelle le courage de cette poignée de braves ; que de misères et d'horreurs dont ces murs portent les traces sanglantes !

Les alentours de la résidence sont convertis en cimetière ; un obélisque de granit et des inscriptions relatent les hauts faits de ces héros. Sur l'une des tombes je lis cette inscription que je traduis de l'anglais : « Ici repose sir Henry Laurence qui a essayé de faire son devoir. » Ce furent les dernières paroles de ce courageux défenseur.

La révolte des cipayes doit son origine à quelques troubles partiels qui éclatèrent parmi les troupes indigènes de la garnison de Calcutta et des provinces du nord-ouest ; vers la fin de 1856, quelques mois plus tard, un mouvement plus sérieux se produisit à Bénarès ; mouvement dont les bœufs sacrés furent, sinon la cause, du moins le prétexte. Quelques uns de ces animaux ayant eu la fantaisie de rompre les côtes aux fidèles, l'autorité jugea prudent de faire enlever, en catimini, les bêtes les plus vicieuses. Grande rumeur parmi les Indous ! Le gouverneur de la ville, très amateur de la chasse aux tigres, est accusé de sacrilège pour avoir déporté dans la jungle les animaux sacrés, afin de nourrir son gibier favori. Idée saugrenue,

dont les chefs du mouvement tirèrent parti, sachant que la masse du peuple indou est composée de fanatiques.

La police dut sévir : la prison regorgeait de monde ; gens de toutes castes, enfermés pêle-mêle, et obligés de prendre, en commun, la nourriture réglementaire de la prison.

Quand on connaît les barrières infranchissables qui séparent les classes et les sectes de l'Inde, on comprend aisément que cette promiscuité forcée dut les pousser à bout.

Il y avait parmi eux des banghis (parias), plus méprisés que les chiens galeux, des mahométans, des krichnays (adorateurs de Krichna), des artisans infimes, nommés *soudras*, des adorateurs de Siva, de Vichnou, et une foule d'individus appartenant à des classes intermédiaires dont les lois et l'administration spéciales sont difficiles à débrouiller pour l'étranger.

Aucun lien social n'existe entre les diverses castes ; si des individus de classes inférieures ou des Européens les touchent par mégarde lorsqu'ils font leurs repas ou si leur ombre s'est projetée sur eux en passant, ils vont aussitôt enfouir leurs aliments, dussent-ils se contenter d'un dîner imaginaire.

Un jour, à Jeypore, un superbe cavalier de notre escorte, séduit par l'odeur de mon cigare, me pria humblement de lui en offrir un ; ce que je fis avec plaisir en lui présentant aussitôt mon cigare pour allumer le sien ; j'en fus pour mes frais de politesse, car mon homme se serait fait écharper plutôt que d'accepter du feu.

Boire et fumer s'exprimant de même (pina), il aurait bu à la même source !... Au mois de mai 1856, après l'annexion du royaume d'Oude, un docteur vit sa maison incendiée pour avoir porté à ses lèvres une fiole de médecine avant de la faire boire à un cipaye malade.

Les brahmines ne se nourrissent que de végétaux ; les parias mangent de tout, la plupart se servent de la main droite pour faire leurs ablutions ou prendre leurs aliments ; une faible fraction se sert de la main gauche. Il en est qui mangent à la dérobée, un homme

de caste ne prend jamais ses repas en présence d'un inférieur : c'est à s'y perdre.

Huit cents prisonniers, enfermés comme chiens et chats dans un même sac, se révoltent et étranglent leurs gardiens ; il fallut avoir recours à la force armée.

Alors : « *on les coupa* », me disait un haut fonctionnaire anglais, en faisant le geste d'un boucher hachant de la viande. Tous furent *coupés !*

Un calme plat, précurseur de la tempête, succéda à cette hécatombe. Mais bientôt un grondement sinistre se fit entendre à Delhi, à Cawnpore et à Lucknow.

Afin d'exaspérer du même coup les cipayes mahométans et indous, un moulvie (prêtre mahométan) et Nana-Sahib, prince mahratte dépossédé, faisaient accroire aux premiers que les cartouches dont les Anglais les obligeaient de se servir étaient enduites de graisse de porc.

Abomination ! Le compagnon de saint Antoine est à leurs yeux l'animal le plus immonde de la création.

Quant aux seconds, non moins fanatiques, il fut très facile de les exciter en leur disant que cet enduit était fait de graisse provenant du bœuf, l'animal sacré par excellence.

Cette idée, plus idiote encore que la première, fit éclater la sédition qui ébranla si rudement la puissance britannique, et faillit noyer dans le sang la plus belle colonie du monde.

Beaucoup de monuments furent détruits pendant le siège de la résidence; citons, parmi ceux qui ont le moins souffert, l'Housseïnabad, Imambara et le Kaiserbâgh, construction moderne qui fut édifiée sous le règne du dernier roi d'Oude. Le Kaiserbâgh fait partie d'un ensemble de constructions qui se développent dans une vaste enceinte, renfermant une foule d'édifices anciens, mosquées, écoles, tombeaux, entourés de jardins qui furent renommés par leur bizarrerie.

Le plus beau monument de Lucknow est sans contredit la mosquée d'Imambara. Cette construction indo-sarrasine s'élève sur une terrasse précédée d'une cour carrée, entourée d'arcades finement travaillées. Les Anglais l'ont convertie en arsenal. On y arrive par une sorte d'arc de triomphe d'un bel aspect.

Citons, pour mémoire, le monument baroque surnommé *la Martinière*, construit d'après les plans du général Martin. Le tombeau de cet original se trouve dans son palais même ; sur le sarcophage, exécuté d'après ses dessins, on lit en anglais l'inscription suivante : « Ci-gît Claude Martin, né à Lyon en 1735. Venu simple soldat dans l'Inde, il y mourut général. » Il aurait pu ajouter : et architecte.

Claude Martin laissa une fortune considérable qui, d'après ses dernières volontés, servit à fonder des œuvres philanthropiques ; il fit construire des écoles pour l'enseignement gratuit à Calcutta, à Chandernagor, à Lucknow et à Lyon, sa ville natale.

CAWNPORE

CAWNPORE

Cawnpore et Lucknow sont deux cantonnements militaires de premier ordre : 72 kilomètres séparent cette dernière ville de Cawnpore, où vient s'embrancher la ligne de l'East-Indian. D'accord avec mes compagnons M et Mme X., il est décidé que nous n'y ferons pas long séjour. Bien que ce soit une des villes principales du royaume d'Oude, peuplée de 120,000 habitants, elle n'offre d'autre intérêt que les tristes souvenirs qui se rattachent à la révolte des cipayes.

Un brave sectateur de Zoroastre, un Parsi, parlant très correctement l'anglais, a bien voulu nous servir de guide, car les indigènes ne peuvent pénétrer, sans une autorisation spéciale, dans les enclos consacrés à la mémoire des victimes.

Pour les Indous des provinces limitrophes, tous les Européens sont Anglais ; n'essayez pas de leur faire comprendre que vous êtes Français ou Belge, ce serait inutile. On leur a appris seulement qu'il existe, quelque part, au bout du monde, un petit peuple, les Féringhis (Francs), très turbulent, se nourrissant de grenouilles, ayant pour voisins quatre ou cinq millions de sauvages, grands buveurs de bière, au dire des mangeurs de grenouilles. Leurs connaissances ethnologiques ne vont pas au delà.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui dans les grands centres, et notre cicérone improvisé, très au courant des choses d'Europe grâce à une foule de publications rédigées par des indigènes, ne nous confond pas avec les adorateurs du *porter*, car il nous retrace avec beaucoup d'impartialité les tristes épisodes de la révolte.

Nous visitons d'abord l'église, dont l'intérieur est couvert de plaques de marbre où sont gravées des inscriptions funéraires ; puis, après avoir traversé les cantonnements anglais, nous nous trouvons

devant le *memorial garden,* vaste jardin admirablement planté, qui sert de promenade aux colons européens.

Le mémorial se compose d'un enclos octogonal avec colonnade en style gothique. Au centre, sur un piédestal, s'élève une statue en marbre blanc, due au ciseau du sculpteur Marochetti, représentant l'ange de la pitié dans l'attitude de la prière, et tenant les palmes du martyre.

La base du piédestal recouvre le puits où furent jetés les restes pantelants des deux cents victimes, femmes et enfants, égorgés par ordre de Nana-Sahib à l'approche de l'armée de secours.

A deux kilomètres plus loin, nous nous trouvons au bord du Gange, devant le *Satti Tchaora Ghât* (grand escalier des funérailles). Deux séries d'arcades bordent l'escalier, qui descend jusqu'au fond du fleuve. En arrière s'élève une jolie mosquée, *indo-moresque,* ombragée de figuiers sacrés, dont la masse vigoureuse se reflète dans les eaux calmes du Gange. Est-il possible que ce paysage plein de charmes, qui semble fait pour servir de cadre à une églogue, ait été le théâtre du plus sanglant épisode de cette effroyable guerre ?

Le 27 juin, la faible garnison anglaise, à bout de vivres, décimée par la mitraille, le choléra et les fièvres putrides, fut forcée de se rendre. Le général Wheeler signa la capitulation, qui garantissait la vie sauve aux Européens. Il était stipulé, en outre, que les vainqueurs fourniraient vingt-quatre bateaux qui seraient amarrés devant l'escalier des funérailles pour conduire les prisonniers en lieu sûr.

Le lendemain, escortés par les hommes valides, les femmes et les enfants, les blessés, les malades, formant un total de cinq cents personnes, sont transportés à dos d'éléphant jusqu'au bord du fleuve, où les Indiens les reçoivent avec des marques de respect.

Après tant de misères, ils ont peine à croire à leur délivrance; craignant une trahison, ils se consultent, ils hésitent, et n'osent se diviser. Alors, avec une perfidie inouïe, leurs bourreaux font transporter ostensiblement une grande quantité de vivres à bord des

embarcations qui doivent les conduire à Allahabad. A cette vue, les pauvres affamés se précipitent dans les bateaux, et bientôt la flottille descend le Gange.

Les malheureux, tout en dévorant les aliments qu'ils trouvent à leur portée, jettent un dernier regard vers la ville ; une jeune femme devient folle de joie; on entend des rires d'enfant : ils sont au terme de leurs souffrances.

Arrivés au large, les bateliers mettent le feu aux embarcations et se jettent à la nage, tandis que des batteries d'artillerie, cachées dans les hautes herbes, lancent des bordées de mitraille sur les bateaux qui s'en vont à la dérive.

Une clameur d'angoisse, bientôt étouffée par les hurlements féroces des cipayes, s'élève de toute part; les infortunés qui cherchent à gagner les bords sont massacrés à coups de sabre, par des cavaliers dont les montures entrent dans l'eau jusqu'à mi-corps.

Les dernières épaves enflammées s'abîment dans les flots rougis; c'est tout. Le Gange, un instant troublé, reprend son calme majestueux.

Deux blessés, seulement, réussirent à s'échapper en se cachant dans les herbes ; les lieutenants Mowbray et Delafosse, aujourd'hui colonels.

Ce triste pèlerinage nous a profondément émus ; nous avons hâte de quitter ces lieux funèbres. Le lecteur qui voudrait se rendre compte de cette guerre peut consulter l'histoire de la révolte des cipayes ; ma plume est impuissante à décrire toutes ces horreurs, et les représailles non moins terribles auxquelles se livrèrent les soldats anglais.

Les causes de cette terrible catastrophe furent attribuées, selon les uns, à l'introduction de l'élément brahmanique dans l'armée des Indes, à la tolérance des Anglais vis-à-vis des préjugés de caste des indigènes, à la mollesse sybaritique des officiers qui perdaient peu à peu leur prestige ; de là, le désordre et l'indiscipline. D'autres en vinrent à dire que l'abolition de la peine du fouet, en augmentant

l'insolence des cipayes, était la vraie cause du mal. Jamais on ne vit pareil désarroi!

Comme il arrive toujours en pareil cas, les chefs du gouvernement et de l'armée se renvoyaient mutuellement la balle; personne n'eut assez de franchise pour convenir de ses fautes.

Un intrépide reporter, qui suivait l'armée anglaise, mit le doigt sur la plaie que l'on s'obstinait à cacher :

Mettant les trônes à l'encan comme de vieux meubles, la Compagnie des Indes avait déjà dépossédé successivement un grand nombre de princes, lorsque l'annexion du royaume d'Oude, effectuée en violation des traités, fit sentir à ceux qui jusque-là avaient été épargnés que leur règne éphémère dépendait d'un caprice. Les premiers, n'ayant plus rien à perdre, mirent tout en œuvre afin d'engager les autres à s'allier avec eux pour anéantir de concert l'ennemi commun. Les mahométans, auteurs de la sédition, se flattaient de reconquérir leur puissance militaire par un soulèvement général, en un mot par un coup d'audace, tandis que, de leur côté, les brahmanes espéraient reprendre leur influence sociale, déjà fort amoindrie.

Comme un ouragan, la révolte éclata avec une rapidité formidable; des bords de l'Hougly jusqu'aux rives de l'Indus, les prêtres mahométans, les fakirs, répandaient le mot d'ordre et enflammaient le fanatisme des masses par des accusations aussi absurdes que perfides.

Depuis longtemps, les colons établis en province, mieux au courant de l'état des esprits, ne cessaient de prévenir le gouvernement! Ne craignez rien, leur disait-on, ce n'est qu'une simple mutinerie militaire (*a mutiny*). On sait le reste.

AGRA

ALEXANDRE, Phot.

VUE GÉNÉRALE DU TADJ,
PRISE DE LA ROUTE D'AGRA.

AGRA

Agra est situé sur les bords de la Jumna, à 200 kilomètres de Cawnpore par la ligne de l'*East-Indian*. Cette ville était la résidence favorite des Grands Mogols, dont l'empire s'étendait entre l'Indus, le mont Himalaya, le golfe du Bengale et le Décan.

C'est à l'empereur Akber, l'un des derniers descendants de Tamerlan, que l'on doit les plus beaux édifices des environs, qui donnent une haute idée de son pouvoir et de son amour pour les arts et les sciences.

Au commencement de la domination anglaise, Agra était le siège du gouvernement des provinces du nord-ouest, transféré aujourd'hui à Allahabad pour des raisons politiques.

Grâce à la quantité prodigieuse de temples, de palais, de tombeaux et de forteresses s'élevant de toutes parts dans les vallées du Gange et de la Jumna, comme autant de points de repère, le voyageur peut déchiffrer sans peine les annales des guerres et des croyances de tous les peuples qui envahirent successivement ces splendides contrées.

Quelques-uns de ces édifices sont demeurés célèbres ; dans le nombre le Tâdj d'Agra occupe, à juste titre, le premier rang.

Aussi, chaque fois qu'un Anglais rencontre un voyageur fraîchement débarqué, il s'empresse, avant tout, de lui adresser cette question stéréotypée : « Avez-vous vu le Tâdj ? » et l'autre de lui répondre, en levant les yeux au ciel : « Oh ! yes ! very nice ! »

Jamais un mot des merveilleuses pagodes de Madura, de Tanjore et de Seringham ! non ; le Tâdj, toujours le Tâdj !

En apercevant pour la première fois le célèbre mausolée détachant au loin ses dômes et ses minarets immaculés sur le ciel d'azur, j'avoue humblement que je m'attendais à me trouver en présence

d'un de ces tombeaux assez ordinaires, comme on en voit partout en Asie, et je fus sur le point de m'écrier à mon tour : « Oh ! yes ! very nice ! »

Mais, plus j'approchais, plus cette locution me paraissait banale ; c'est « *wonderful !* » qu'il faut dire.

Cette première impression, bientôt suivie d'un crescendo de points d'exclamation, s'explique, car le monument n'est visible dans son ensemble que du côté de la Jumna ou de l'entrée du jardin, dont les arbres le cachent à distance.

C'est par la pureté des lignes, la beauté des matériaux et la profusion des détails luxueux si bien en harmonie avec sa masse, que cet édifice peut passer, à bon droit, pour le chef-d'œuvre de l'art Indo-Sarrasin.

Il fut bâti en 1630, sous le règne de l'empereur Mogol, Chah-Jehan, qui monta sur le trône en 1628 après avoir fait assassiner trois de ses frères qui lui disputaient la couronne; il n'en fit pas moins graver, en lettres d'or, au-dessus de la porte de son palais de Delhi, cette sentence humanitaire : *L'existence la plus agréable à l'Être suprême est celle qui est la plus utile aux hommes.*

Il fut détrôné par son fils Aureng-Zeyb qui le renferma dans son palais d'Agra, où il mourut au bout de dix ans de captivité.

Le Tâdj-Mahal est le mausolée qu'il fit construire en l'honneur de son épouse favorite la Begum, Moumtaz-Mahal, célèbre par sa grâce et sa beauté.

Commencé vers 1630, il fut terminé en 1647.

« Une armée de plus de vingt mille ouvriers, campés dans la plaine environnante, y travaillèrent sans relâche pendant dix-sept ans », dit un auteur contemporain.

Il est bâti entièrement en marbre de Jeypore ; pierre légèrement transparente, pailletée, d'un ton d'ivoire neuf, et inaltérable à l'air. A cause de sa compacité, les Indous en font des travaux d'art d'une grande délicatesse.

Le monument s'élève au centre d'une terrasse également en marbre blanc, ayant une superficie de 10,000 mètres carrés, et reposant sur une plate-forme de grès rouge de 320 mètres de longueur, sur 110 mètres de largeur, dont le grand côté donne sur la Jumna. Le Tâdj forme un octogone ou plutôt un carré à pans coupés ; les grands côtés, mesurant quarante mètres, sont ornés de portes monumentales avec voussures ogivales fortement encaissées dans le corps de façade. Quatre kiosques recouverts de coupoles surmontent les pans coupés. Au centre de l'édifice se dresse un dôme majestueux, légèrement renflé à sa base; le couronnement, orné du croissant doré, atteint deux cent soixante pieds au-dessus du niveau de la plate-forme.

Des arabesques en cristal de roche, malachite, lapis-lazuli, turquoises aux couleurs tendres, courent et s'entrelacent à l'infini dans les frises et les bordures des façades. Le Coran tout entier est gravé dans les encadrements au moyen d'incrustations de jaspe-fleuri, de cornaline et d'autres pierres précieuses.

De légères incrustations de marbre noir ornent les tympans des ogives, dont les profonds encaissements sont fermés par d'immenses dalles de marbre blanc, découpé en dessins géométriques d'une délicatesse incomparable.

Ces détails multiples se fondent et s'harmonisent dans l'ensemble gracieux de l'édifice, qui garde l'aspect clair et virginal d'un bouquet de fiancée. Enfin, à quelque distance du mausolée, sur les angles de la terrasse, se dressent, pareils à d'immenses cierges, quatre minarets d'une grande pureté de lignes.

L'intérieur de l'édifice n'est pas moins remarquable. Une clarté mystérieuse pénètre dans cet immense vaisseau par les fines découpures des ogives, comme des milliers d'etoiles diaprées qui mettent des touches phosphorescentes sur les mosaïques en pierres précieuses dont la voûte et les parois sont littéralement constellées.

Au centre, sous la coupole du dôme, se trouvent les sarcophages de

l'empereur Chah-Jehan et de son épouse favorite, entourés d'une balustrade en marbre blanc, transparent comme l'albâtre, et découpée en légers rinceaux encadrant des panneaux de mosaïques dans le genre florentin.

Ce beau travail, véritable tour de force du praticien, m'a un peu intrigué : il semble porter la marque des œuvres de la renaissance italienne.

Cela pourrait donner raison aux auteurs qui prétendent que le Tâdj est l'œuvre d'un architecte français, nommé Aubin, né à Bordeaux vers la fin du XVIe siècle.

Quoi qu'il en soit, aucun monument ne lui est comparable, tant sous le rapport de la pureté des lignes que de la richesse inouïe des détails ; en se renfermant, bien entendu, dans les limites des styles indou, moresque ou persan.

Quant à le mettre en parallèle avec les chefs-d'œuvre de l'art grec, tels que le Parthénon, ou avec les compositions architecturales de la Renaissance dans lesquelles la figure humaine entre pour une grande partie, *that is not possible !*

Un jardin plein d'ombre et de fraîcheur encadre l'édifice d'une verdure solide, faisant ressortir l'éclat des marbres et la patine des incrustations multicolores ; des massifs de cyprès, de magnolias et d'orangers bordent les pièces d'eau, où viennent se baigner de gracieuses colombes, tandis que les perruches se poursuivent dans les buissons de roses du Bengale ; le roucoulement et le babillage amoureux de ce petit peuple emplumé troublent seuls le silence de ce Paradis d'éternel repos.

L'entrée principale du jardin est une sorte d'arc de triomphe orné d'une porte monumentale dont la voussure taillée en coquille est divisée en compartiments géométriques comme les alvéoles d'une ruche.

La façade, richement ornée, est flanquée de minarets surmontés de kiosques ; un élégant frontispice, en colonnades recouvertes d'une série de petites coupoles, couronne l'édifice.

Ce beau morceau d'architecture, digne de servir de préface à la merveille de l'Inde, est en grès rose, rehaussé de bandes en marbre blanc, avec incrustations d'onyx, d'agates et de cornalines.

A l'autre extrémité de l'enclos, du côté de la terrasse qui borde la Jumna, s'élèvent deux belles mosquées dont l'une, celle de gauche, est consacrée à la prière ; l'autre n'existe que pour compléter le cadre du Tâdj, et sert à remiser les outils des jardiniers ; elles sont construites en grès rose, et couronnées de dômes en marbre blanc ; vous voyez que, dans les questions d'art, les Grands Mogols ne regardaient pas à la dépense : les potentats ont parfois du bon.

Bien qu'il n'y ait pas beaucoup de rapport entre une mosquée et un piano, cela me rappelle cependant ce riche fermier hollandais, possesseur d'un de ces instruments de supplice ornant l'un des coins de son salon. Ce brave homme, amoureux de la symétrie, en fit fabriquer un second, tout pareil, qu'il plaça dans le coin opposé ; seulement, ce dernier n'avait ni clavier ni cordes, et servait de buffet.....

Ajoutons que le Tâdj fut dévasté à plusieurs reprises par les Jâts et les Mahrattes, et, chose plus grave, il faillit être vendu pour le prix des matériaux. Le gouvernement a compris, enfin, qu'il était de son devoir de veiller à la conservation de ce monument et ne permet plus, désormais, à la jeunesse anglaise de profaner ce chef d'œuvre en y organisant des pique-niques et des *dancing-parties*.

En parcourant les galeries du caravansérail du Tâdj, j'avisai un ouvrier indigène occupé à refaire un petit panneau de mosaïques en pierres dures, pouvant mesurer cinquante centimètres carrés. « Combien de temps lui faudra-t-il pour terminer ce travail ? » demandai-je à l'un des gardiens. « Un an », me dit-il en me montrant un panneau de la même dimension que cet homme venait d'achever.

Nous trouvons encore beaucoup de monuments, moins luxueux que le Tâdj, mais tout aussi intéressants par leur caractère gran-

diose, la finesse des détails, et la variété des matériaux, dont les architectes, en véritables coloristes, ont su tirer un parti merveilleux. Constructeurs de premier ordre, ils n'avaient besoin ni de bois, ni de fer pour édifier les œuvres les plus surprenantes sous le rapport de la grâce et de la stabilité.

Quel beau sujet d'étude ! Je me suis demandé pourquoi l'on n'envoyait pas les lauréats du concours de Rome faire un stage dans l'Inde ; car il est évident, pour ce qui regarde les habitations, que le style indou, avec ses licences et son caractère primesautier, se rapproche beaucoup plus de ce que nous appelons l'art flamand que du style grec, si peu en harmonie avec nos ciels gris.

Il n'est pas rare de rencontrer dans le Goujerate, notamment à Ahmedabad, des maisons en bois sculpté, dignes d'orner un musée d'art ancien, et qui rappellent, sauf quelques détails emblématiques, le style flamand du XVIe siècle.

S'il me fallait décrire tous les monuments remarquables des environs d'Agra, ce volume n'y suffirait pas ; je me borne, par conséquent, à vous en donner un simple aperçu, sous forme d'inventaire.

Commençons par la forteresse d'Akber, élevée en 1563. Elle est bâtie en grès rouge, ses murs crénelés, hauts de soixante-cinq pieds, ont un pourtour de deux kilomètres. Cette citadelle, d'un caractère très imposant, renferme, entre autres édifices, le Dewan-i-am, vaste salle hypostyle de 1,200 mètres carrés, où Akber rendait la justice.

Puis la mosquée *Moti Musjid* (la mosquée des perles) édifiée sous le règne de l'empereur Chah-Jehan, en 1656. Ce joyau est en marbre de Jeypore, et mérite bien son nom.

Signalons, en passant, le palais de Jehanghir ; l'ancienne résidence du fils d'Akber, et de plus une foule de constructions accessoires, d'un très beau style, qui demanderaient une étude spéciale.

En dehors de la citadelle, en face de l'entrée principale, se dresse la grande Mosquée, la Jamna Musjid, bel édifice en grès rouge incrusté de marbre blanc. Et enfin, l'Etmaddoulah, érigé en 1610, par

l'empereur Jehanghir, en mémoire de son beau-père ; ce superbe mausolée est en marbre blanc fouillé avec une délicatesse inouïe, et couvert d'incrustations en pierres dures.

Nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui ; cette première vacation nous a tellement fatigués et ahuris, que nous sommes obligés d'aller nous étendre sous la véranda de notre bungalow et de collationner nos impressions dans les cases embrouillées de notre cerveau.

Avant de quitter Agra, il nous reste à voir le tombeau d'Akber situé dans le village de Secondra, à 13 kilomètres de la ville. Le mausolée est une vaste et élégante construction de cent mètres de côté, ayant l'aspect d'une pyramide à gradins, dont chaque terrasse est ornée de nombreux kiosques recouverts de dômes. Ce majestueux édifice, loin d'avoir un caractère funèbre, a plutôt l'aspect d'un palais des Mille et une Nuits, où il ne manque que les bayadères. Quand on prononce ici le nom d'Agra, on vous répond Akber, et vice versa ; les pierres mêmes semblent redire le nom d'Akber.

Voulant rendre un dernier hommage à la mémoire de ce noble et puissant seigneur, nous nous faisons conduire, un beau matin, à Futteypore-Sikri, à 37 kilomètres d'Agra, où se trouve son ancienne résidence d'été.

Dans la terre classique des invasions, ces châteaux de plaisance sont toujours entourés de hautes murailles, flanqués d'énormes tours crénelées, d'un aspect rébarbatif. Mais que de merveilles s'offrent à la vue du visiteur, dès qu'il a franchi les portes de ces forteresses !

Des palais d'une richesse incomparable s'élèvent de toutes parts, sans la moindre symétrie ; de gracieux kiosques surgissent au milieu de pièces d'eau bordées de marbre blanc et de légères colonnades. Plus loin, entouré de galeries ombreuses et solitaires, apparaît le zenana (harem) avec ses fenêtres grillagées de marbres blancs, découpées en légers dessins géométriques qui lui donnent l'aspect d'une immense volière.

Un charme indicible se dégage de tous ces trésors, disparaissant

peu à peu dans le gouffre de l'oubli ; ces mosquées aux coupoles sonores, semblent recéler le murmure des prières, comme les conques marines gardent le bruit des vagues.

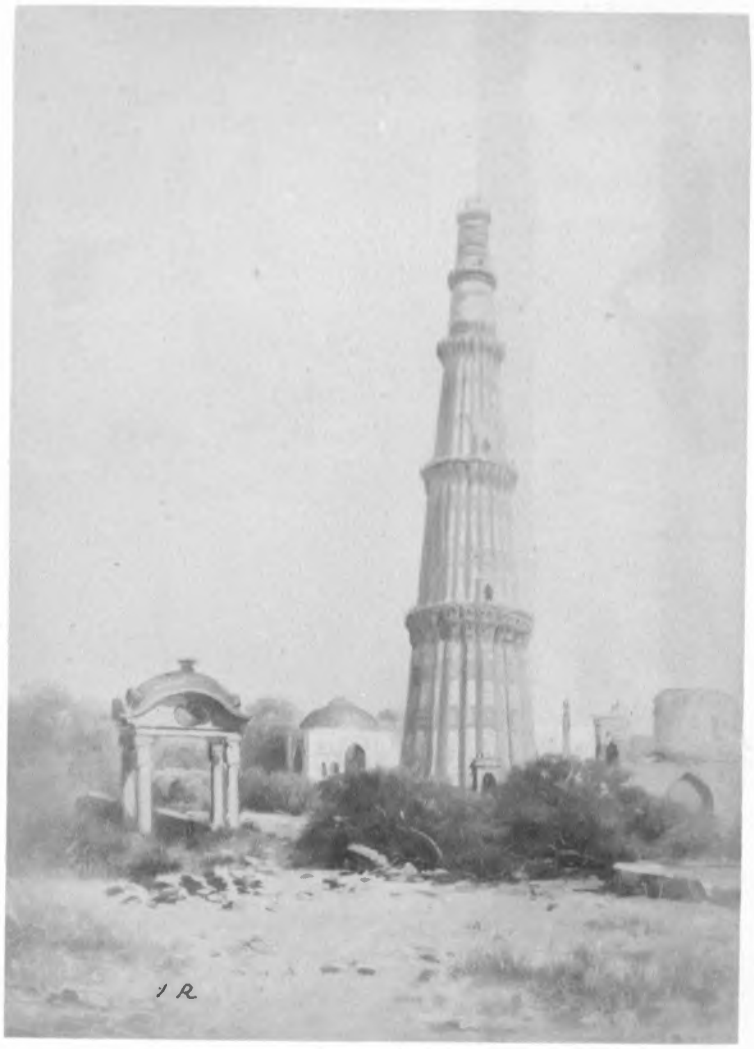
Sans y songer, on parle bas ; la voix détonne au milieu de cette symphonie architecturale, pleine de mélancolie, dont le souvenir est ineffaçable.....

Il est midi; le ciel devient d'une blancheur métallique. Un rayonnement de fournaise tombe d'aplomb sur les terrasses et dans les cours désertes, les ombres portées des monuments se rétrécissent et se dessinent durement sur les dalles surchauffées, éblouissantes, où se dorlotent de gros lézards verts, désormais les seuls habitants de ces villes mortes.

Nous grillons sous nos parasols blancs comme des melons sous cloche ; fort heureusement, notre drogman Léonidas, plus intelligent que brave, a eu la bonne idée de déballer nos vivres de campagne et de dresser la table sous les ombrages d'un gigantesque ficus, d'où l'œil embrasse l'ensemble de cette ville de palais.

Rien ne creuse comme la vue d'un beau spectacle ; inutile de vous dire que notre appétit est au degré de notre enthousiasme et du nombre de bouchons de soda-water que nous faisons sauter en l'honneur d'Akber.

Futteypore est une des somptueuses fantaisies du célèbre monarque qui voulait y établir sa résidence et en faire la capitale de l'empire. S'apercevant, par la suite, que l'emplacement était mal choisi, il l'abandonna sans plus de façon, pour aller construire d'autres merveilles.



ALEXANDRE, Phot.

LE MINARET DE KOUTAB,

A DELHI.

DELHI

DELHI

Nous sommes à Delhi, à 200 kilomètres d'Agra. Le lecteur voudra bien se rappeler — s'il tient à mettre un peu d'ordre dans ce récit — que nous avons butiné à droite et à gauche après notre départ de Mattra, la ville des singes, à Allighur, puis à Bareilly, d'où nous sommes partis pour Rampoor sur l'invitation du nabab, dont la royale hospitalité nous a permis de faire l'école buissonnière dans la jungle et les forêts vierges (1).

Delhi est située sur la rive droite de la Jumna, à 1,300 kilomètres au nord-ouest de Calcutta.

Voici en quelques mots l'histoire de la Rome de l'Inde. Elle s'appelait anciennement Indrapêchta (demeure d'Indra). La capitale légendaire de l'empire Indo-Aryen, comme une belle nébuleuse, apparut dans les profondeurs insondables du passé, alors que la Grèce et l'Italie étaient plongées dans les ténèbres du préhistorique.

Les souverains indous y régnèrent jusqu'en 1193. Au temps de sa splendeur, sa population s'élevait à deux millions d'habitants. Elle tomba ensuite au pouvoir des princes afghans, puis fut conquise par Tamerlan à la fin du XIVe siècle, et redevint très florissante sous le règne des Grands Mogols qui en firent la capitale de leurs États et leur résidence favorite.

La grande catastrophe qui devait la ruiner pour toujours fut l'assaut donné par les troupes de Nadir-Shah, roi de Perse, en 1739; ce monstre y fit égorger en quelques jours plus de cent mille Indous, et en enleva un butin estimé à dix milliards. Après quelques années de répit, la malheureuse cité commençait à renaître de ses cendres

(1) Voir le premier volume, page 55.

lorsqu'elle fut de nouveau pillée et ravagée de fond en comble par les Mahrattes.

Enfin, après quelques tentatives infructueuses, les Anglais s'en emparèrent définitivement en 1803 ; le descendant nominal des Grands Mogols n'est plus aujourd'hui qu'un modeste souverain mis à la retraite pour suppression d'emploi.

Sa population s'élève actuellement à 155 mille âmes, Indous et Mahométans, mais ces derniers y sont en majorité.

Delhi est aujourd'hui la capitale vénérée de l'empire musulman de l'Inde ; tout y rappelle la puissance, le génie et le fanatisme redoutable des sectateurs du prophète, depuis le triomphe de l'Islam sur le Brahmanisme, au XIIe siècle, jusqu'aux dernières convulsions de la révolte de 1857.

Rien de plus imposant que l'aspect de cette antique cité, avec ses ruines innombrables couvrant une surface de 260 kilomètres carrés ; vaste amas de poussière des siècles, bouleversé sans répit comme ces monticules du désert que le simoun déplace à chaque tourmente.

Les avalanches humaines qui se précipitèrent périodiquement sur les contrées fertiles de l'Inde, se jetèrent sur la cité d'Indra avec la même ardeur et la même rapacité que les hordes de barbares sur Rome; quelques-unes l'ont enrichie de monuments célèbres, d'autres, et c'était le plus grand nombre, n'y laissèrent que des ruines. On y compte jusqu'à neuf enceintes, ayant chacune le caractère de leur époque.

Le règne des princes indous ou mahométans, de même que celui des rois égyptiens, était toujours marqué par une foule de constructions que leurs successeurs semblaient dédaigner. De plus, les Mahométans ne restauraient guère leurs édifices ; lorsque les mosquées ou les palais menaçaient ruine, ils en bâtissaient d'autres à côté, selon leurs caprices, mais toujours avec l'idée de faire mieux que leurs devanciers.

Ainsi s'explique cette énorme quantité de ruines portant, pour

ainsi dire, l'estampille de tous les potentats fastueux qui subjuguèrent tour à tour ces pauvres Indous.

Depuis son annexion à l'empire des Indes, les Anglais y ont fait des travaux considérables, autant pour l'embellir que pour le mettre à l'abri d'un coup de main.

Le *Chandni-Chowk*, la rue principale de Delhi, ombragée de beaux arbres, traverse une partie de la ville et vient aboutir près du jardin de la reine. Ce vaste parc avec ses eaux courantes et ses massifs de magnolias et d'orangers peuplés d'oiseaux, est le rendez-vous de la société anglaise et des classes moyennes indoues.

En face du jardin de la reine s'élève l'institut de Delhi ; bel établissement renfermant une bibliothèque fort intéressante et une collection d'antiquités provenant des fouilles opérées dans les environs ; on y remarque de très beaux spécimens de sculpture et d'architecture de l'art indou. Non loin de l'institut, se dresse la tour de l'horloge, bâtie par les Anglais ; je me contente de dire qu'elle est de style gothique.

A l'autre extrémité de la ville, au bord de la Jumna, nous nous trouvons devant la citadelle d'Akber, la sœur jumelle de cette construction militaire d'Agra dont nous avons dit quelques mots dans le chapitre précédent.

Celle-ci est malheureusement défigurée, depuis la révolte des cipayes, par d'affreuses casernes qui ont pris la place d'édifices indo-sarrasins.

Citons avant tout, parmi les monuments plus ou moins épargnés par les démolisseurs, la salle des audiences privées (Dewani-Kass), construite en marbre de Jeypore, d'un ton d'ivoire, et littéralement recouverte d'incrustations et de mosaïques en pierres précieuses ; malgré cette profusion inouïe de richesses, il est impossible de rêver quelque chose de plus suave et de plus harmonieux (1).

(1) Les plafonds en filigrane d'or, ainsi que le célèbre trône du paon, qui ne valait pas moins de cent cinquante millions de francs, furent enlevés par Nadir-Shah lors du pillage de Delhi en 1739.

D'autres parties, telles que l'Akbary-Hamman (les bains) ainsi que la salle d'audience publique, ne sont pas moins remarquables.

Au sortir de la forteresse d'Akber, sur une esplanade de trois ou quatre hectares de superficie, se dresse la plus grande mosquée de l'Inde : la Jamna Musjid, construite sous le règne de l'empereur Chah-Jehan, à qui l'on doit le Tâdj d'Agra.

Ce majestueux édifice se développe sur une plate-forme carrée de cent cinquante mètres de côté, dont le pavement est en dalles de marbre blanc ; l'ensemble de cette construction forme un rectangle dont trois des façades sont occupées par d'énormes portails en grès rouge qui dominent des escaliers monumentaux de quarante marches ; la mosquée proprement dite est adossée au quatrième côté du rectangle.

Après avoir franchi le portail faisant face à l'esplanade, on entre dans une vaste cour ornée d'un bassin servant aux ablutions des sectateurs du prophète ; au fond, s'élève la mosquée avec ses trois dômes d'une blancheur éclatante, et flanquée d'élégants minarets formés de bandes verticales de marbre de Jeypore sur un fond de grès rouge.

De longues séries d'arcades moresques soutenues par de légères colonnes bordent la plate-forme et se relient aux trois portails d'entrée ; sur les angles de cette gigantesque terrasse se dressent d'élégants kiosques, recouverts de dômes de marbre blanc, qui rompent les grandes lignes des arcades.

A part les portails, beaucoup trop massifs et qui par l'effet de la perspective écrasent la mosquée élevée à l'arrière-plan, cet édifice est saisissant par ses proportions vraiment colossales.....

Une étude complète de tous les monuments qui abondent dans les environs de Delhi demanderait pour le moins deux ou trois mois ; je n'ai garde de vous y retenir aussi longtemps, mais, avant de transporter nos pénates dans les provinces du Penjab, nous ne pouvons nous dispenser de consacrer une dernière journée au

Koutab, situé à 23 kilomètres de la ville ; ce qui nous permettra de jeter un coup d'œil sur l'ensemble des ruines du vieux Delhi.

Nous partons avant le jour. « Djialdi djâo » (allez vite), tel est le mot d'ordre que reçoit l'Indien chargé de conduire notre véhicule ; cet homme prend le commandement à la lettre, nous traversons rapidement la ville moderne encore endormie.

Une lueur chaude, indécise, baigne la campagne ; car le soleil, dans ces parages,ne se lève plus en sursaut comme sous le tropique, où il n'a guère le temps de flâner.

Une large brise fait frissonner les herbes sèches qui hérissent la plaine ondulée, tandis que, sur la clarté rose et vibrante de l'aube, l'horizon se découpe en larges bandes sombres dont les plans semblent se renforcer à mesure qu'ils s'éloignent. Près de nous, dans une transparence vague, une foule de choses bizarres surgissent tout à coup, puis se déforment et s'effacent.

Nos deux chevaux du Penjab ont pris une allure endiablée, et soulèvent des tourbillons de poussière qui troublent la silhouette brune et décharnée de notre automédon, ne laissant voir que son turban d'un blanc cru, dont l'un des bouts flotte comme un lambeau de suaire.

Les ruines de la vieille cité d'Indra défilent devant nous avec l'aspect fantastique d'une chevauchée de squelettes gigantesques, dans un cimetière sans bornes. Partout des voûtes effondrées formant des trous noirs comme des sépulcres béants. Puis des enfilades d'ogives édentées, grimaçantes, s'avancent vers nous en colonnes serrées ; elles précèdent des masses monstrueuses surmontées de fragments de coupoles, pareilles à des crânes défoncés.

« Djâo, djâo ! » fait notre Indien d'une voix gutturale, en excitant ses maigres haridelles qui vont un train d'enfer. « Djâo, djâo ! » Des ruines, toujours des ruines ; le chaos nous enveloppe de toutes parts ! Ce sont maintenant de longs murs crénelés, entourant des monticules aux formes molles, sous lesquels dorment depuis dix

mille ans des races inconnues et des villes oubliées. Jusqu'à l'extrême horizon, on voit émerger des dômes, des minarets décapités et des entassements de choses informes.....

Les ruines occupent une longueur de vingt-trois kilomètres, et le soleil était levé depuis longtemps que nous roulions encore, lorsque la voiture s'arrêta brusquement sous un épais massif de verdure : nous sommes à la limite de ce champ funèbre. Mais, plus de cocher, étions-nous donc conduits par un fantôme ? Non, le voilà qui accourt en chair et en os — en os surtout — accompagné d'un khansamah et de l'inspecteur des accessoires du bungalow, lesquels nous font des saluts comme si nous étions la Trinité indoue en personne.

Après nous être réconfortés d'un excellent plat de riz au kerry, nous nous mettons à parcourir l'enceinte de ce que l'on nomme le Koutab. Là se trouve la plus haute colonne triomphale qui soit au monde ; elle fut élevée par le général Koutab-Oudïn-Eibeg, en souvenir de la conquête de la capitale de l'empereur rajpout, Pirthi-Raj, qui régnait alors à Delhi, et pour consacrer le triomphe de l'Islam sur le Brahmanisme. Cet heureux événement, qui dut faire tressaillir d'aise Allah et son prophète, nous laisserait, sans doute, assez froids, si le brave musulman Koutab n'avait eu la bonne pensée d'en perpétuer la mémoire par des monuments d'une époque où l'art moresque était dans toute sa splendeur.

Ce superbe édifice est en grès rouge de diverses nuances, d'une grande richesse de ton, et d'un grain si fin, qu'après tant de siècles, les détails des sculptures et la masse de l'édifice sont dans un parfait état de conservation.

Le Koutab peut mesurer quinze ou seize mètres de diamètre à sa base et trois au sommet. Il se compose de cinq étages dont la hauteur et le diamètre diminuent graduellement comme les cylindres d'une longue-vue. Cette comparaison n'est peut-être pas élégante, mais je vous la donne parce qu'elle me paraît juste. La balustrade qui

borde la plate-forme s'élève à soixante et dix mètres au-dessus du sol.

Abstraction faite de ses proportions colossales, le Koutab, par la simplicité majestueuse de ses lignes et la distinction des détails, surpasse tous les monuments de ce genre que l'on rencontre dans l'Inde.

On entre dans l'enceinte du Koutab par la porte d'Aladin, véritable bijou de pierre, pour la profusion et la délicatesse des sculptures, qui caractérisent l'art moresque parvenu à son apogée.

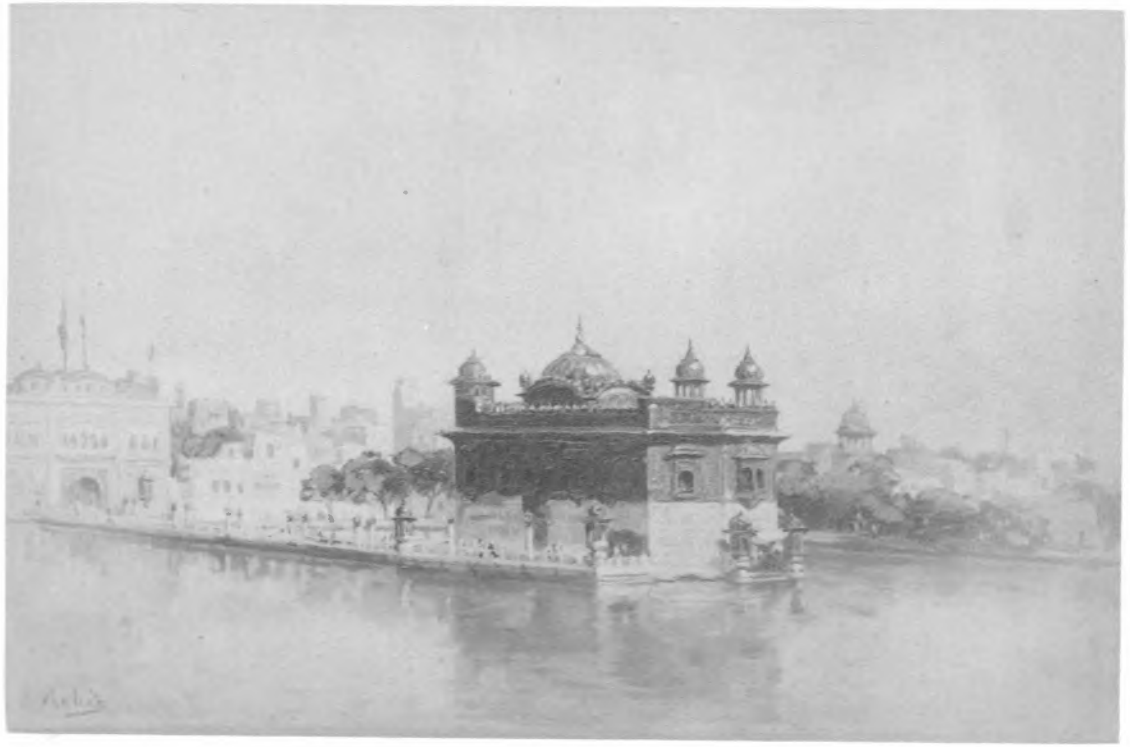
Non loin de la colonne triomphale se trouve un cloître indou, bâti, dit-on, sous le règne des conquérants musulmans, avec les débris de temples du même style. Il est plus probable, cependant, que ces terribles convertisseurs, en même temps hommes de goût, l'auront respecté à cause de sa grande beauté.

L'œuvre la plus renommée des Maures, l'Alhambra de Grenade, semblerait petite et mesquine à côté des splendeurs renfermées dans l'enceinte du Koutab, telles que la grande mosquée et la tombe d'Altamch. Car ici il n'y a pas d'enluminures ; l'effet est obtenu par la beauté des lignes et les modulations des différents reliefs de l'ornementation.

Citons, pour finir, la colonne en fer forgé, d'un seul bloc, pesant huit mille cinq cents kilos, qui apparaît au milieu des ruines comme un jalon placé sur la voie de la civilisation par la race indo-aryenne, alors que les peuples de l'Europe centrale croupissaient dans l'ignorance et la barbarie.

Cette merveille fut érigée en l'an 317 de notre ére, sous le règne de Dhava, en commémoration d'une victoire remportée sur les Bâhlikas.

AMRITSIR ET LE TEMPLE D'OR



ALEXANDRE, Phot.

VUE GÉNÉRALE DU TEMPLE D'OR,
A AMRITSIR.

AMRITSIR ET LE TEMPLE D'OR

Nous avons élu domicile, pour quelques jours, à Amritsir, dans le Penjab (pays des Cinq Rivières), à cinq cents kilomètres de Delhi, par l'east-indian railway ; c'est presque un changement de climat. Entre ces deux villes, à Ambalah, la ligne se rapproche peu à peu de l'Himalaya.

Les nuits sont très fraîches à Amritsir en janvier, février, et parfois jusqu'en mars ; en ce moment, la température est délicieuse à partir de neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil ; toujours des ciels bleus, légèrement striés de blanc, et un bon soleil qui nous ravigote et nous engage aux douces flâneries dans les bazars, les temples et les ruelles.

Une partie de la population du Penjab se compose de Sikhs (disciples), belle race vigoureuse et énergique qui, longtemps persécutée par les Musulmans, perdit peu à peu son caractère pacifique, et s'organisa en une sorte de fédération militaire dont les forces armées s'élevaient, vers la fin du siècle dernier, à deux cent quarante mille hommes.

Après l'abdication de Napoléon Ier, quelques officiers français, fatigués de leur inaction, entraînés par l'exemple du général Allard, allèrent offrir leurs services à Runjet-Sing (1), roi de Lahore, homme habile et entreprenant. Allard, nommé général en chef et conseiller de ce prince, se mit en devoir d'organiser son armée d'après le système européen (2). Au bout de quelques années la transformation fut complète, et Runjet-Sing, qu'on appelait le lion du Penjab, se crut assez fort pour tenter d'établir un grand empire militaire au centre de l'Inde.

(1) Les nobles sikhs et rajpouts ajoutent à leur nom le titre de Sing, lion.

(2) Allard fut envoyé en ambassade auprès de la cour de France, en 1830, et fut pendant quelques mois la coqueluche du monde parisien.

Par malheur le lion était devenu vieux, et à sa mort, survenue en 1839, tout son édifice politique s'écroula. Ses successeurs, ayant cru pouvoir attaquer les Anglais en 1845, furent défaits et perdirent successivement toutes leurs possessions, hormis la splendide vallée du Cachemire, gouvernée aujourd'hui par un prince indigène allié des Anglais.

Le rêve de Nanack, le fondateur de la religion des Sikhs, était la communion de tous les croyants de l'Inde. A cette fin, il abolissait du même coup la hiérarchie des castes, le culte de Brahma, Vichnou et Siva, et proscrivait l'adoration des images ainsi que les grossières superstitions répandues parmi le peuple.

Ce prophète, de la caste des Kchatrijas (guerriers), naquit dans le Penjab, vers la fin du xve siècle ; sa religion, basée sur un déisme pur, se composait de préceptes de morale et de charité universelle, rappelant quelque peu le Bouddhisme et le Jaïnisme.

Son idée ne manquait pas de grandeur ; car s'il avait réussi à rallier les tronçons épars de toutes les sectes de l'Inde, jamais les Anglais n'auraient pu fonder leur vaste empire au milieu d'une population hostile, de plus de deux cents millions d'individus.

Le célèbre réformateur fit bientôt de nombreux néophytes parmi les Indous convertis jadis à l'islamisme à l'aide d'arguments tranchants ; et ses préceptes égalitaires se propageaient sans encombre, lorsque les Mahométans, les êtres les plus fanatiques et les plus intolérants de ce pays, s'avisèrent d'y couper court, selon leur habitude, par la persécution et le massacre.

C'est de cette époque que date l'organisation militaire des Sikhs, et dès lors aussi naquit la haine implacable qui existe encore aujourd'hui entre ces deux races, haine dont les Anglais ont habilement profité pendant la révolte de 1857 ; car c'est parmi les Sikhs qu'ils trouvèrent leurs meilleures troupes alliées.

Telle est, *grosso modo,* l'histoire de la population la plus énergique des provinces du Nord-Ouest.

Amritsir est l'antique Tchat, dont le nom actuel, un peu long, signifie *bassin du breuvage de l'immortalité;* belle ville bien bâtie, entourée de remparts, renfermant une population de cent cinquante mille habitants.

La cité sainte des Sikhs est, en même temps, un entrepôt considérable de sel gemme, de thé, de café et de tous les produits de l'Europe et de l'Asie. Une grande animation règne dans les quartiers du commerce, devant les échoppes des marchands et les ateliers des bijoutiers et des brodeurs ouverts sur la rue, où des artisans accroupis retiennent les flâneurs, satisfaits de voir travailler les autres.

De longues caravanes de chameaux et de buffles traversent la ville en tous sens, puis s'entre-croisent et s'embrouillent au milieu du Bazar dans un tohu-bohu indescriptible, où toutes les races de l'Asie se confondent et s'interpellent en dialectes énergiques. Les conducteurs se démènent comme de beaux diables, les chameaux poussent de longs mugissements à fendre l'âme, pendant que les vaches sacrées et les buffles lèchent tranquillement les blocs de sel déposés devant la porte des marchands. Des troupeaux de bœufs, chargés de grains, escortés par des Banjaris juchés sur des haridelles macabres, font une trouée dans la foule ondoyante qui s'éparpille comme une vague parmi les étalages et les monceaux de poteries.

Les Banjaris, dont l'origine est fort obscure, ont quelques rapports avec les Tziganes d'Europe. Les hommes, aux traits réguliers et distingués, sont de rudes nomades bien découplés, portant avec aisance un costume un peu dépenaillé, mais d'un ton superbe ; avec leurs rondaches et leurs énormes rapières, ils me rappellent ces types de Reîtres fantastiques immortalisés par Albert Dürer.

Les femmes sont grandes, souples et gracieuses ; leur teint d'un brun mat, doré par les caresses du soleil, n'est guère plus foncé que celui des paysannes portugaises ; de ma vie je n'ai vu de plus belles créatures !

De même que les femmes de ces tribus arabes, avides d'espace et

de soleil, elles ont de longs cils recourbés donnant un charme étrange à leur regard plein d'ombre et de lumière ; quelques-unes ont l'œil si largement fendu qu'il me semble qu'elles pourraient voir leurs oreilles.

Leur costume se compose d'un long manteau couvrant leurs épaules et venant se rattacher à un gracieux capuchon qui emprisonne leur chevelure noire et ondulée. Elles ont les bras nus, surchargés de bracelets d'ivoire, et portent de larges jupons retenus par une double ceinture byzantine, ornée d'ambre et de perles. Le corsage légèrement décolleté, dessinant le buste ferme et élégant, est entouré de nombreux colliers d'or, d'argent et de pierres précieuses : une réserve pour les mauvais jours, car la fortune des Banjaris consiste principalement en chevaux, bœufs, chariots, tentes et ustensiles de ménage ; ils n'ont que faire de la propriété foncière, puisque toute l'Asie leur appartient. Là où le bœuf sacré conduisant la caravane s'arrête à la fin de la journée, ils organisent le campement, et tout est dit.

Au milieu des complications religieuses et des barrières infranchissables des castes, les Banjaris vivent complètement libres et indépendants. Adonnés au commerce et au transport des denrées alimentaires, ils sont bien accueillis partout, et rendent de grands services en temps de guerre ou de famine.....

Absorbés par le spectacle de la rue, nous oublions le motif principal de notre voyage à Amritsir, c'est-à-dire le temple d'or.

On arrive à l'improviste devant cet édifice, unique dans son genre, et j'ai hâte d'ajouter que, parmi tous mes souvenirs de l'Inde, le temple d'or se détache dans toute sa splendeur avec une netteté si parfaite, qu'il me suffit de fermer les yeux pour en revoir l'image.

Pour pénétrer dans les mosquées ou autres monuments consacrés au culte, le voyageur doit se soumettre à de petites formalités qu'il est prudent d'observer : on peut rester couvert, mais on doit quitter ses chaussures et les remplacer par des babouches.

Ici, c'est plus sérieux : un gardien commence par nous faire lire de grandes pancartes écrites en plusieurs langues, et engageant les étrangers à se conduire avec la plus grande circonspection ; bref, à ne pas froisser, en quoi que ce soit, les sentiments religieux de ces doux disciples, sous peine d'être massacrés ! Suivent quelques exemples qui donnent la chair de poule.

Le prophète ayant proscrit l'usage du tabac, on ne peut garder sur soi ni étui à cigares, ni tabac sous n'importe quelle forme. Il faut à la rigueur se laisser visiter les poches. Après ces préparatifs solennels, deux hommes de police indigène, nu-pieds, se tiennent constamment à côté de vous, coude à coude, pour vous protéger, et peut-être aussi pour vous tordre le cou si vous n'êtes pas convenable; car, depuis leurs démêlés avec les Mahométans, l'intolérance des Sikhs n'est pas moins redoutable que le fanatisme de leurs persécuteurs.

Ces formalités accomplies, nous nous dirigeons vers le temple, à la file indienne, flanqués de nos six olibrius. La démarche chancelante, et traînant les pieds avec nos énormes babouches, nous avions tout l'air de trois condamnés allant au supplice : c'était un supplice, en effet, car il est expressément recommandé de ne pas rire.

La basilique d'or s'élève au centre d'un étang sacré, bordé de marbre blanc, d'une superficie d'un hectare environ. Elle n'est accessible que d'un seul côté par une large chaussée également en marbre blanc, ornée d'une double rangée de grands candélabres dont les lanternes sont couvertes d'or. La façade principale mesure treize mètres de largeur ; les deux kiosques surmontant les angles s'élèvent à dix-sept mètres, et le dôme central, côtelé et légèrement aplati, atteint vingt mètres d'élévation au-dessus du niveau de la porte d'entrée ; ces mesures sont tout à fait approximatives, car mes deux féroces gardiens ne m'ont pas lâché d'une minute.

Cette construction est en style Jât, lequel, chose étrange, se rapproche singulièrement du style de la renaissance italienne par les détails de l'ornementation (1).

Les façades, les kiosques et les dômes sont recouverts de plaques d'or ciselé ; le soubassement, jusqu'à la hauteur de l'étage, est en marbre de Jeypore, incrusté de mosaïques en pierres dures, genre florentin. Les portes du sanctuaire sont en argent.

Toutes ces richesses accumulées, ces masses d'or vues en plein soleil et se reflétant dans les eaux bleues, produisent, tout d'abord, une sorte de stupeur ; on s'attendait à une chose criarde, insensée ; mais non. La patine du temps a renforcé les dessous et les surfaces planes, ambrées, transparentes, ne laissant briller que les rondes bosses des dômes, des clochetons, et les arêtes vives des façades.

Le bourdonnement de la ville marchande s'éteint graduellement : c'est l'heure de la prière. Nous rencontrons beaucoup de femmes se dirigeant vers le temple, le visage découvert, et portant des gerbes de fleurs d'oranger et de jasmin.

Au milieu de la grande salle du rez-de-chaussée, sous un velum de soie, une douzaine de prêtres, accroupis sur de riches tapis, chantent des versets — les préceptes du maître,— sur un motif lent et monotone, avec accompagnement d'instruments à cordes métalliques.

Par grâce spéciale, et peut-être aussi pour stimuler notre générosité, on nous permet de jeter les yeux sur le livre saint, intitulé Grunth, enseveli sous un amas de couvertures brodées; mais le grand pontife a soin de replier le bord du tapis que notre contact pourrait souiller. Puis les chants reprennent; les croyants, graves et silencieux, entrent et sortent après avoir déposé leurs gerbes de fleurs, dont le parfum envahit tout l'édifice. De gracieuses colombes pénètrent dans la salle, s'abattent au milieu des officiants, et viennent becqueter les corbeilles en miel et en sucre dont on gratifie les visiteurs.

(1) Voir la photographie page 84.

A la vue de quelques roupies que nous déposons au pied de l'autel, nos gardiens se radoucissent subitement et nous montrent l'édifice dans tous ses détails.

Plusieurs salles du rez-de-chaussée et de l'étage sont littéralement couvertes de plaques d'or ciselé avec un art exquis, et incrusté de mosaïques de lapis, de turquoises et de cornalines. Dans les encadrements, les rubis, les saphirs, les diamants forment des fleurons qui étincellent dans le clair-obscur et assourdissent les ors. Çà et là, un rayon de soleil miroite sur les dalles de marbre, dont les reflets incandescents s'éparpillent sur les détails multiples des ciselures, et se fondent dans un ensemble monochrome, d'une vigueur et d'une magnificence incomparables.

ALEXANDRE, Phot.

LA FAÇADE DU TEMPLE D'OR,
A AMRITSIR.

LAHORE

L'ancienne capitale du Penjab faisait partie de l'empire de Porus à l'époque d'Alexandre; cette ville est située sur le Ravy, large rivière qui descend de l'Himalaya, et au point de jonction des lignes ferrées de Peschawur, de Delhi et de la vallée de l'Indus. Ravagée plusieurs fois par les Afghans, elle a perdu de son importance, bien qu'elle renferme encore cent mille habitants.

Devenue, au commencement du XVIe siècle, la résidence des Grands Mogols, elle doit à ces empereurs un grand nombre d'édifices ayant beaucoup de rapports avec les merveilles indo-moresques que nous avons rencontrées à partir de Calcutta, mais dont le caractère se modifie sous l'influence du style persan, avec ses émaux et ses terres cuites vernissées.

Dans ce vaste musée archéologique éparpillé sur la ligne de 2,000 kilomètres qui rattache Calcutta à Lahore, je me suis borné à choisir, dans la masse, les œuvres les plus remarquables, en m'écartant le moins possible de notre itinéraire, réglé de façon à pouvoir atteindre Bombay avant l'époque des chaleurs.

Le Penjab situé au sud du Cachemire, circonscrit à l'est et au nord par de hautes chaînes de montagnes, doit à sa situation exceptionnelle une fertilité incomparable, et un climat tempéré l'hiver, mais très chaud l'été; depuis qu'une ligne de chemin de fer relie les provinces du nord-ouest aux bouches de l'Indus, les produits de ces belles contrées abondent sur les marchés d'Europe. L'exportation des céréales, qui n'existe que depuis 1876, atteint aujourd'hui le chiffre de deux cent cinquante millions de francs!

Rien de plus intéressant que la population marchande qui fourmille dans les rues de Lahore ; un monde étrange, plein de contrastes, se révèle tout à coup avec ses mœurs rustiques, ses costumes baroques,

composés d'étoffes lourdes, feutrées, qui indiquent le voisinage de la barrière de glaces éternelles dont les premières assises se montrent à l'horizon.

Partout l'on entend les grincements lamentables des chars et des attelages primitifs traînés par des buffles ou des chameaux; ces martyrs du travail au regard triste et voilé portant l'empreinte des misères et des souffrances sans nombre endurées pendant les nuits glacées, les journées torrides, et les pénibles voyages le long des routes interminables de l'Asie. Bêtes et gens, usés et pelés, cheminent à la queue leu leu avec une indolence fatidique,et se confondent dans une tonalité grise, uniforme et poudreuse.

On rencontre des races presque blanches de l'Afghanistan, vigoureux montagnards faisant le commerce de fruits des climats tempérés: pêches, raisins, oranges, etc., des Cachemiriens vêtus de robes de laine ou de bure, des habitants de l'Himalaya occidental, qui représentent la famille aryenne dans toute sa pureté, puis des Thibétains aux yeux bridés, aux pommettes saillantes ; de beaux types bronzés du Népaul, des Arabes du golfe Persique, couverts d'armes damasquinées, des Babous de Calcutta drapés dans leur toge de cachemire, des Malabares et autres indigènes du midi qui grelottent sous une température de vingt degrés centigrades.

Sur la rive orientale du Ravy se dresse la citadelle où résidaient les souverains Mogols ; la porte d'entrée est ornée de terres cuites et de faïences peintes, d'une tonalité splendide. Dans l'intérieur s'élève le palais de Runjet-Sing, bel édifice dont quelques parties demeurées intactes offrent un mélange des styles moresque et persan. On y remarque quelques salles décorées de peintures intéressantes et dont les plafonds sont rehaussés d'or et d'argent.

Une partie des dépendances du palais est occupée par des bureaux et des corps de garde ; plusieurs grandes salles sont converties en musée d'artillerie ; on y remarque des armes anciennes de toute beauté.

A quelques kilomètres de Lahore, sur la rive droite du Ravy, nous avons l'occasion d'admirer le mausolée de l'empereur Jehan-Ghir ; ce bel édifice, indo-moresque, est bâti en grès rouge, orné de mosaïques et d'incrustations.

Depuis quelques jours, la douceur de la température nous permet de faire des promenades pédestres dans les campagnes, et de visiter quelques points intéressants, entre autres les jardins de Shalimâr (palais du plaisir).

C'est là que les anciens rois de Lahore venaient prendre le frais pendant les saisons chaudes.

Ce buen retiro est situé à deux heures de marche de la ville.

La route qui conduit au palais se compose de trois avenues ombragées de beaux arbres ; celle du centre est réservée aux piétons et aux attelages de luxe, les deux autres sont destinées aux gros charriages.

L'ensemble du palais de Shalimâr comprend une suite d'élégantes constructions, de galeries, de kiosques ornés de peintures ; de jardins pleins d'ombre, où les essences des tropiques se mêlent aux orangers, citronniers, magnoliers et aux buissons de roses. Nous revoyons avec plaisir la flore de nos climats tempérés : les myrtes, les jasmins, les lauriers, les amandiers et jusqu'à des berceaux de vignes.

Angor ! s'écrie le jardinier qui nous accompagne et dont le regard s'allume et semble dire :

Est-il au jus de la treille
Rien d'égal dans l'univers ?

Et c'était un Mahométan ! Dans la langue malaise, ce mot signifie à la fois le vin et le raisin. On y ajoute l'onomatopée *pouf* lorsqu'on veut désigner le vin de Champagne ; ce qui fait *Angor-pouf*. C'est bien simple et aussi facile à retenir que le mot indoustani *tchink'karna* (éternuer), qu'il suffit de prononcer pour qu'on vous réponde : A vos souhaits !

Les jardins occupent une superficie d'un kilomètre carré ; au centre, s'élèvent trois terrasses superposées, avec d'immenses bassins dont les eaux se déversent de l'une à l'autre et forment des cascades, des fontaines, des ruisseaux qui entretiennent la fraîcheur sous les épais massifs de bambous, de manguiers et d'orangers.

JEYPORE

JEYPORE

Nous allons maintenant courir une bordée de 2,000 kilomètres vers le sud-ouest, en revenant sur nos pas jusqu'à Delhi, où commence l'embranchement de la nouvelle ligne qui doit nous conduire à Bombay en traversant le Rajpoutana.

Notre première étape, de Lahore à Delhi, ne mesure pas moins de 550 kilomètres ; après une journée de repos, nous reprenons notre route.

Le train marche avec une sage lenteur qui nous permet d'admirer une foule de ruines imposantes amoncelées dans la plaine de Delhi ; puis la voie circule entre deux chaînes de collines grises et monotones où rôtissent, de loin en loin, des touffes de cassies, d'euphorbes et de kalâm (1).

Deux heures après, nous quittons le territoire anglais ; nous sommes dans le Rajpoutana ; la plaine inculte se développe à perte de vue, les antilopes montrent leur tête fauve et leurs cornes en tire-bouchon parmi les herbes jaunies ; çà et là, les grues antigones cherchent leur pâture dans les fossés d'irrigation complètement à sec.

Nous avons mis douze heures pour faire les 300 kilomètres qui séparent Delhi de Jeypore, capitale de l'ancien État de Dhoundhar ; entr'acte un peu long, mais je n'ai garde de m'en plaindre ; ces grandes étendues arides et solitaires reposent la vue, tandis que la folle du logis lève l'ancre et s'en va doucement à la dérive vers le pays des chimères.....

Le bungalow de Jeypore est situé à quelque distance de la ville, dans un site boisé qui ne manque pas de charme. Nous avons de la peine à y trouver place, car la ville est en fête ; mes excellents

(1) Graminée dont la tige creuse est employée par les Indous pour confectionner des plumes à écrire.

compagnons finissent par se caser dans l'unique chambre disponible. Pour ma part, j'ai la chance de pouvoir habiter une superbe tente dressée au bord de la grand'route qui mène à la ville, ce qui m'est fort agréable ; depuis notre départ de Lahore, la température a monté de dix degrés centigrades.

Une bonne aubaine nous est réservée ; après-demain à midi doit avoir lieu le couronnement du nouveau Maharajah, dont le prédécesseur Ram-Sing, homme instruit et intelligent, a passé fort à propos de vie à trépas dans le courant de l'année dernière, ce qui nous vaudra l'agrément de le voir remplacer sur le trône de ses ancêtres. Les touristes sont des gens féroces, ils tueraient un mandarin pour le plaisir d'assister à ses funérailles.

Hormis les sujets de Sa Majesté Britannique, les étrangers ne peuvent séjourner à Jeypore sans se mettre en règle avec l'agence anglaise ; avant toutes choses, nous nous faisons conduire chez le résident. On nous apprend qu'il ne rentrera que dans la soirée, mais son secrétaire nous fait le meilleur accueil. Comme nous lui témoignons le désir de voir le couronnement du Maharajah, il se met immédiatement en mesure de nous faire inviter. « Soyez prêts demain à onze heures », nous dit-il, « je me charge du reste ».

Le lendemain je faisais la grasse matinée, contre mon habitude, lorsque je fus réveillé brusquement au son d'une musique étrange, faite de sons aigus et de roulements de timbales ; je soulève aussitôt la natte en rotin qui me sert de porte, et quelle n'est pas ma surprise de voir la route couverte de gens en costume d'apparat ! Des timbaliers à cheval précèdent une escouade de cavaliers indous, suivis d'éléphants caparaçonnés avec un luxe inouï.

Un gai soleil répand des flots de lumière sur les uniformes rutilants, les turbans empanachés, et met des étoiles éblouissantes sur les lances et les boucliers en fer poli.

Le khansamah nous annonce que ce sont les princes indigènes qui doivent assister au couronnement du Maharajah.

Ces préparatifs nous promettent un beau spectacle.

A l'heure dite, une voiture découverte, entourée d'une escorte de superbes cavaliers rajpouts, vient nous prendre à l'entrée du bungalow; sur un signe, la cavalcade s'ébranle et nous filons rapidement vers le centre de la ville par de larges rues, plantées d'arbres et bordées d'élégantes habitations, où s'agite une population nombreuse et avenante. A la porte du palais, la garde nous gratifie des honneurs militaires, puis la voiture s'engage au milieu d'un dédale de cours et de hautes constructions; bientôt le chef de notre escorte met pied à terre et nous invite à le suivre.

Le Dewani-Khas (la salle des durbars) est complètement ouverte de trois côtés; le plafond, peint à fresque, s'appuie sur des arcades dentelées, soutenues par des colonnes de marbre blanc.

La salle des festins est disposée de la même manière et se relie au Dewani-Khas au moyen de galeries; c'est par là que nous entrons : au fond de la salle, à quelques pas du trône, nous est réservée une loge d'où l'on domine l'ensemble du spectacle.

Les dispositions de l'édifice nous permettent non seulement de suivre ce qui se passe à l'intérieur, mais encore de voir le mouvement de la foule chamarrée qui se masse au dehors, à l'arrivée des grands vassaux du Maharajah; ils sont au nombre de dix-huit, juchés sur d'énormes éléphants couverts de velours brodé d'or, d'argent et de pierres fines.

Une multitude de seigneurs de moindre importance les accompagnent; ils montent de magnifiques chevaux persans, qui piaffent avec grâce et secouent leurs harnais plaqués d'argent et constellés de pierres fines.

Enfin le canon tonne; un orchestre militaire indigène éclate et détonne avec un aplomb imperturbable; dans le brouhaha, on distingue vaguement le *God save the Queen*, hommage rendu à l'impératrice des Indes par son vassal le roi de Jeypore.

Tout le monde aussitôt se range et s'incline devant le Maharajah

porté dans un palanquin d'argent ciselé, abrité sous le parasol traditionnel et les éventails en plumes d'autruche.

Pendant que le roi prend place sur l'estrade, les rajahs s'alignent à droite et à gauche à l'intérieur de la salle; seul, l'entre-colonnement faisant face au trône reste libre. Rien de plus coloré que cette réunion de beaux types rajpouts; leur teint mat et bronzé marque la note solide dans l'accord des étoffes semées de pierres fines qui scintillent dans le clair-obscur, tandis qu'au dehors une lumière crue tombe d'aplomb dans les cours bondées de monde.

Devant l'entrée, au second plan, les gardes particuliers du roi, avec leurs rondaches fulgurantes, sont massés derrière les éléphants qui, parés comme des châsses, se dandinent avec une placidité inaltérable; leur croupe monstrueuse disparaît sous un flot de velours frangé d'or balayant la poussière.

Les salves d'artillerie se succèdent; les chevaux, l'œil en feu, la crinière au vent, frappent le sol et se cabrent au milieu de la foule chamarrée. Tout cela est groupé au hasard et produit un ensemble d'une tonalité étourdissante; le faste poussé à ce degré est un art dont les Orientaux ont gardé la tradition. Rien de vulgaire dans ce débordement de luxe; tout séduit la vue dans cet appareil féerique, où les étoffes du Cachemire, les soies brodées, les ors, les diamants, les armes damasquinées, rivalisent d'éclat sous le grand soleil de l'Inde.....

«Vous avez failli me faire attendre», disait un jour Louis XIV à un grand personnage. Le résident, lui, pour bien marquer la supériorité de sa souveraine, se fait attendre pendant vingt minutes; ce n'est qu'après les cent et un coups de canon réglementaires que le représentant de Sa Gracieuse Majesté fait son apparition; son palanquin, par sa richesse, éclipse encore, si c'est possible, celui du Maharajah. Puis le *God save the Queen* reprend de plus belle.

Alors viennent les présentations, les discours : éloge du roi défunt et de son successeur, quelques paroles émues sur l'union *indisso-*

luble des deux peuples, traduites, tour à tour, dans les deux langues par le drogman de l'ambassade.

Fin du premier tableau : le résident se retire avec sa suite.

Ici commence une cérémonie d'un caractère féodal, divisée en deux parties. La première se nomme *Nuzzur ;* chaque rajah s'avance vers le trône, et, s'inclinant devant le Maharajah, lui présente une pièce d'or : c'est le don offert au suzerain; celui-ci se contente d'y toucher du bout des doigts. Suit la contre-partie nommée *Khillat ;* le présent du suzerain au vassal; elle consiste en cadeaux de grands prix que des serviteurs viennent déposer au pied du trône : ceci n'est plus un simulacre; toutes ces richesses seront distribuées aux rajahs après la cérémonie ; le Khillat est considéré comme une distinction honorifique.

Les armes, les orfèvreries, les étoffes brodées s'amoncellent dans un beau désordre; il y a des diamants et des pierres fines à remuer à la pelle.

A ce moment, deux cents nantchnis viennent se ranger devant l'estrade, et entonnent une mélodie en *ut* mineur, un *Sursum corda* rappelant le prélude des *tchardachs*, qu'elles accompagnent d'une mimique langoureuse et d'œillades à faire revivre un mort.

Tout le monde se lève; nous allions nous retirer, lorsque notre introducteur nous fit signe d'attendre un instant. Il est d'usage, après ce genre de cérémonie, d'offrir aux assistants le *Pân* (bétel) et l'*Attar* (les parfums) et de leur passer autour du cou un collier de fleurs de jasmin; cela fait, nous regagnons notre voiture...

Jeypore est une des villes les plus intéressantes de l'Inde; elle fut fondée en 1728, par Jey-Sing, législateur et astronome célèbre, l'un des savants les plus remarquables non seulement de l'Inde mais encore de toute son époque.

Les possessions du Maharajah occupent la partie sud-est du Rajputana ; vaste contrée limitrophe des provinces du Penjab, du pays des Mahrattes et de l'Inde centrale dont la superficie égale à peu près

celle de la France. Elles sont divisées en 18 principautés indépendantes, gouvernées par des rajahs, ceux-là mêmes qui assistaient au *durbar*.

Pendant la révolte de 1857, Ram-Sing garda une stricte neutralité, dont le gouvernement anglais se montra reconnaissant. L'amour du progrès caractérise son règne; grand ami des Anglais, il rechercha leur appui en vue d'étendre la civilisation européenne parmi son peuple.

Une ligne de chemin de fer traverse aujourd'hui ses possessions; aidé des conseils des Anglais, il dota sa capitale de cours de justice et d'un grand nombre d'établissements d'instruction : école de médecine, hôpitaux, observatoire, académie de dessin, école des arts et métiers, et d'une usine à gaz !

Jeypore est située dans une vallée fertile, à six milles de l'ancienne capitale, aujourd'hui abandonnée; un système de fortifications très étendues réunit les deux villes ; on y arrive par de belles routes bordées d'arbres gigantesques.

La nouvelle capitale est édifiée sur un plan régulier : la rue principale, large de trente-six mètres, traverse la ville, dont le grand côté mesure trois kilomètres ; d'autres avenues moins importantes coupent la première à angle droit; les entre-croisements sont à pans coupés, et forment autant de places publiques.

Pas de carrefours obscurs ni de cloaques, comme dans les villes mahométanes: l'air circule partout, les rues, bordées de trottoirs et plantées d'arbres, sont parfaitement entretenues et éclairées ; les réverbères sont les seules choses qui rappellent les cités européennes.

Les constructions les plus variées et les plus fantaisistes rompent la monotonie du plan d'ensemble : des temples élevés sur des plates-formes de marbre blanc, des palais remarquables, de jolies habitations ornées de fleurs; une foule de pavillons, de kiosques avec leurs toitures gracieuses coupent les grandes lignes : des balcons

artistement travaillés ornent les fenêtres et les vérandas ; tout cela est peinturé et produit un tintamarre polychrome des plus amusants. Ce qui ne peut être peint passe à la cuve du teinturier, on y voit des poules bleues, des chats écarlates et des moutons verts qui sont tentés de se manger mutuellement la laine sur le dos.

Partout des fresques ; des sujets religieux, des chasses, des combats d'un caractère naïf rappelant les peintures byzantines, s'étalent sur les façades des maisons opulentes. Dans les quartiers populeux, ce sont les combats d'éléphants qui dominent ; c'est ce que les rajpouts saisissent le mieux ; les mouvements des animaux sont parfaitement observés. Nous avons vu un boulanger peignant sur les murs de sa maison un troupeau d'éléphants poursuivi par une locomotive ; les trumeaux étaient ornés de soldats anglais, avec mesdames leurs épouses affublées d'énormes crinolines. L'artiste enfariné enlevait tout cela haut la main : c'était très drôle ; les voisins s'extasiaient et nous faisions chorus.

La ville est très animée et respire le bien-être ; pas de misères criardes ; de loin en loin, seulement quelques fakirs mendiants font tache dans le tableau. Le costume des femmes du peuple est gracieux, original et très remarquable surtout à cause d'une lacune qui existe entre les deux parties essentielles dont il se compose. Elles portent une courte camisole brodée recouvrant le haut des seins et un petit jupon retenu à la saillie des hanches ; le torse est complètement à découvert, mais, comme il fait très chaud, cela n'offre pas d'inconvénients. Une longue écharpe, le *sarri*, fixée dans le chignon, et qu'elles ramènent très gentiment sur un côté de la figure à l'approche des étrangers, complète ce joli costume ; la simplicité de l'ensemble est rehaussée par des bijoux de toutes sortes : pendants d'oreilles, colliers, bagues et bracelets. Pas de chaussure : la cheville est ornée de larges cercles en argent repoussé.

Les Musulmanes s'enveloppent d'un long voile épais, en forme de sac, percé de petits trous à la hauteur des yeux, et portent de larges

pantalons plissés, d'un effet déplorable ; on dirait des meubles recouverts de housses.

De même que le Maharajah, les nobles rajpouts sont Indous, et appartiennent à une race fière, un peu orgueilleuse, mais polie, le type est fort beau; leur teint est moins foncé que celui des habitants de l'Inde centrale. Ils ont un faible pour *le vin, le jeu, les belles,* et se passionnent pour les chevaux de race et les armes de luxe.

La fauconnerie fut de tout temps le sport favori des Indous et des Persans ; on croit rêver en se trouvant tout à coup en présence de fauconniers dont le costume rappelle, à s'y méprendre, celui des écuyers du moyen âge; de même qu'en Europe, ils tiennent l'oiseau de proie sur un gantelet de fer.

Une chasse non moins intéressante est la chasse aux antilopes qui se fait au moyen du guépard (tigre des chasseurs) ; l'animal, parfaitement apprivoisé, a les yeux couverts par un capuchon que l'on enlève lorsque le gibier est en vue. Quelques princes possèdent en outre des meutes de lévriers à longs poils d'une force extraordinaire; ces chiens, d'une race particulière au pays, n'hésitent pas à s'attaquer aux animaux les plus féroces.

Le résident a eu la gracieuseté de nous envoyer un équipage et quelques hommes d'escorte, qui resteront à notre disposition durant notre séjour à Jeypore ; cela simplifie notre besogne de touriste, et nous facilite l'accès des monuments, car nous ne sommes plus sur le territoire anglais où les portes des temples et des palais s'ouvrent comme par enchantement devant l'Européen.

Le palais, dont nous n'avons vu qu'une faible partie pendant le couronnement, est une vaste agglomération d'édifices un peu disparates, entourée de hautes murailles, occupant plus d'un quart de la ville; l'extérieur n'offre rien de remarquable, mais il suffit de franchir le seuil de cette royale demeure pour être reporté en pleine société féodale.

Nous passons devant des corps de garde ornés de faisceaux d'armes composés de boucliers, de lances, de rapières et d'épées à

deux mains ; une foule d'officiers, de scribes et de gens de service, revêtus de riches costumes, encombrent les galeries ; rien ne manque à ce tableau, pas même les hérauts d'armes (1).

La salle des Durbars et la salle à manger, où nous nous sommes arrêtés hier matin, sont adossées au Chandra-Mahal, palais d'un beau style qui domine l'ensemble des constructions. A gauche, s'élève un grand corps de logis, badigeonné de jaune, percé de poternes mystérieuses et de fenêtres closes au moyen de fines découpures : c'est le *Zenana* (harem), qui fait suite aux appartements du roi. Mais ceci n'est pas dans le programme ; nous obliquons à droite vers le palais, et, par une série de couloirs, nous arrivons devant la façade principale donnant sur les jardins.

Ici, c'est autre chose ; nous retombons dans le monde moderne. Dans une salle du rez-de-chaussée, ornée de colonnes de marbre de Jeypore incrustées de pierres fines, on nous montre une foule d'objets rassemblés par Ram-Sing : ce sont des appareils télégraphiques, des téléphones, un billard, des gravures, des pendules de toutes sortes, des vélocipèdes et des lustres au gaz, dont les gens du palais se montrent très fiers. Un moutardjim (interprète) nous explique ce système d'éclairage avec des airs de professeur, puis le bonhomme, voulant jouir de notre stupéfaction, frotta vivement une allumette tandis qu'il tournait un robinet en s'écriant : Ghass !

A l'autre extrémité des jardins s'élève un pavillon faisant face au Chandra-Mahal, et contenant quelques salles ornées de peintures fort intéressantes ; les fenêtres, reliées par des balcons, donnent sur un grand bassin peuplé, non pas de poissons rouges, mais d'alligators qui filent à fleur d'eau comme une escadrille de torpilleurs et vont s'échouer sur un îlot boueux.

En sortant du Chandra-Mahal, nous nous dirigeons vers l'ancien

(1) Quelques Maharajahs possèdent aussi des bouffons : nous n'avons rien inventé.

observatoire créé par Jey-Sing. C'est une vaste cour encombrée de constructions bizarres et délabrées qui supportaient autrefois les appareils inventés par le célèbre astronome.

Non loin de là, se trouvent les écuries et les étables, nommées (Astabal), contenant les plus belles races chevalines connues, originaires des bords de l'Euphrate et du golfe Persique. Dussé-je scandaliser nos *sportsmen*, je déclare que nos haridelles efflanquées, les vainqueurs du Derby, auraient l'air de petits crevés à côté de ces nobles bêtes.

Ce n'est pas fini ; il y a encore l'Hawa-Mahal (le palais du vent) ; somptueux édifice construit par Jey-Sing, et qui dénote chez ce prince autant de goût que de science. Il en avait fait sa retraite favorite, et s'y livrait à ses études, au grand déplaisir des courtisans, qui n'y voyaient que du feu : nul n'est prophète dans son pays ; à sa mort, ses successeurs inintelligents laissèrent détruire ses manuscrits, sa bibliothèque et une quantité d'instruments de précision dus à son génie.

Ce palais donne sur une des rues principales de la ville, et doit son nom aux innombrables clochetons, surmontés de girouettes, qui ornent la façade.

AMBER

ALEXANDRE, Phot.

LE PALAIS DE JEY SING II,

A AMBER.

AMBER

Je ne sais rien de comparable aux belles matinées de l'Inde; quand par hasard il s'en présente une pareille dans notre brumeuse patrie, tout le monde en parle.

« Quel beau temps, n'est-ce pas ?

— Beau temps, en effet ; mais hélas ! ça ne durera pas ; mes rhumatismes me le disent, et j'ai pris mon parapluie ; car on annonce de New-York qu'une forte bourrasque traverse l'Atlantique.

— Bon ! et moi qui croyais aller à la campagne ! »

Ici au moins on sait à quoi s'en tenir ; pendant six mois, il est inutile de tapoter sur le baromètre ; du quinze octobre au quinze avril, le mercure fait le mort, et l'on peut projeter des parties à longue échéance, sans se préoccuper d'autre chose que de son parasol.

Il était convenu qu'avant de quitter Jeypore, nous consacrerions une journée à l'ancienne capitale, Amber ; partie souvent remise, car les prétextes ne nous manquaient pas pour prolonger notre séjour dans cette ville attrayante.

Enfin, un beau matin, *Allo spuntar del giorno !* nous partons avec notre équipage ordinaire et quelques hommes d'escorte ; nous aurions bien pu nous passer de ces braves gens, mais ils mettent une si jolie note dans le paysage, qu'il serait fâcheux de les renvoyer.

Tandis que nous traversons les faubourgs, la ville découpe sa silhouette fantastique sur la clarté resplendissante de l'aube : on dirait un écran japonais avec paysage noir sur fond d'or. Aucun détail nulle part ; plus l'aurore s'enflamme, plus les avant-plans s'embrouillent; le tableau est ébauché : attendons.....

Soudain, une lueur fulgurante passe dans l'atmosphère ; les dômes de marbre miroitent, les fleurons dorés des clochetons s'illuminent

comme des phares — tout cela se fait si vite qu'on n'a pas le temps de faire le moindre croquis — ; bientôt des flots de lumière chaude, ambrée inondent les rues, escaladent les terrasses, les vérandas et pénètrent brutalement dans l'intérieur des habitations.

La belle cité s'éveille ; les ombres portées des kiosques et des minarets, qui tout à l'heure étaient molles et s'allongeaient à n'en pas finir, semblent se replier sur elles-mêmes et deviennent dures, opaques.

Tout se dessine et papillote; le tableau est achevé ; mais l'ébauche valait mieux.....

La route d'Amber est magnifiquement ombragée ; on se croirait dans un vaste parc ; les orangers, les magnolias, les manguiers, n'attendent que le changement de mousson pour prendre tout leur lustre.

Devant nous, la superbe vallée d'Amba, bordée par les monts Kalikhôs, hérissés de forts et de murs crénelés, forme une sorte de cuve dont les bords s'abaissent dans la direction de Jeypore : paysage mouvementé dont les grandes lignes me rappellent la conque d'or en Sicile.

Après un parcours de cinq ou six kilomètres, la voiture s'arrête devant une montée trop raide pour les chevaux. Tout le monde descend ; dix minutes d'attente : le temps de faire avancer un autre véhicule, une espèce d'omnibus, mis à la disposition des étrangers : on n'est pas plus aimable.

Cet omnibus est un vieil éléphant, véritable colosse passablement détraqué, mais bâti sur pilotis ; pas de danger qu'il chavire ! L'animal se met à genoux ; nous nous installons dans l'haodah à l'aide d'une échelle. Attention ! tenons-nous bien ; c'est le moment critique. Soudain, en deux temps et deux mouvements brusques, le géant se relève ; toute la machine se met en branle, avec une série de roulis et de tangages capables de troubler l'estomac d'un vieux loup de mer.

J'ai gardé un si beau souvenir de nos expéditions dans la jungle que je tiens à déclarer que ces bonnes bêtes n'ont pas toujours une allure aussi cassante, et, qu'en somme, rien ne vaut le voyage à dos d'éléphant.

Après une demi-heure de marche,ou, pour mieux dire,de navigation, nous atteignons le point culminant de la route. A ce moment une bordée d'exclamations part de notre esquif. Nous sommes en présence du plus beau spectacle qu'il soit possible d'imaginer.

La vallée semble barrée au nord-est par un groupe de collines sombres, tandis qu'à gauche s'étale un lac tout resplendissant de lumière d'où émergent de nombreux palais, des pagodes aux dômes de marbre et des terrasses écroulées couvertes d'une verdure exubérante.

Un voyageur arrivant pour la première fois à Venise par l'Adriatique pourrait avoir une sensation à peu près analogue. Mais ici, point de barques ni de gondoles, car aucun être humain n'habitera désormais ces palais inondés. Sous ces enfilades de colonnes,sous ces portiques de marbre transparent, sur le seuil de ces temples aux pignons dorés, des alligators ventrus, semblables à des sphinx de bronze, montrent leur gueule formidable, et gardent les mystères de ces lieux enchantés.

Ces gros cuirassés font la police du lac, et vous ôtent l'envie d'aller cueillir la fleur du lotus; ces animaux, d'ordinaire si farouches, se montrent ici pleins d'audace; la chasse n'y étant pas permise, au moindre mouvement on les voit apparaître sur les rives, bousculant les nénufars roses et foulant les frêles graminées.

Des quantités d'oiseaux aquatiques animent les eaux et semblent se jouer de ces horribles sauriens.

Sur les berges, sur les constructions branlantes, les pélicans se prélassent avec des airs de vieux pachas ; les flamants roses, les grues antigones au plumage d'azur, ornent les clochetons et le pourtour des dômes comme autant de fleurons diaprés.

C'est le domaine de la nature, et nul ne vient troubler l'harmonie de cette oasis en fête où les colombes, les vautours suspendent leurs nids dans le même palais, dans la même pagode enguirlandée de lianes; où partout la vie éclate avec une ardeur folle au milieu des eaux tièdes, sous les fourrés sombres, et fait resplendir la flore la plus délicate.

L'homme, ce *bos destructor,* n'a heureusement rien à faire ici : en proscrivant la chasse dans ce paradis, les rois de Jeypore ont bien mérité de la nature. Il y a aussi les serpents, comme dans tout paradis qui se respecte ; mais rien n'est plus facile que de s'en garer : n'allez pas fouiller les bois, et contentez-vous d'admirer — de loin — les corolles éblouissantes des orchidées.

Voici ce que dit le savant voyageur, Louis Rousselet, en parlant de la vallée d'Amba (1).

« Une nulla, c'est-à-dire un torrent des montagnes, traversait cette vallée et allait se perdre dans la plaine par un étroit défilé qui lui livrait passage à l'est.

» Un prince de Jeypore eut l'idée d'arrêter la nulla en barrant le défilé, et le torrent prisonnier se transforma en un lac ravissant; de somptueux palais, de beaux jardins vinrent se grouper sur ses bords et un autre rajah créa à son tour une magnifique résidence insulaire au centre du lac. Mais il paraît que l'ingénieur qui avait fait le barrage n'avait pas pris suffisamment ses mesures; le niveau du lac augmenta d'année en année, si bien que peu à peu il absorba les jardins les plus proches; puis les kiosques, puis les palais ; impossible de savoir où il s'arrêtera. Les propriétaires inondés avaient le remède sous la main : une trouée dans la digue les eût débarrassés du trop-plein d'eau; soit apathie, soit superstition, ils préférèrent abandonner sa proie à l'élément perfide, et allèrent se réfugier sur le ghât opposé. »

(1) Pour ne pas rompre ce récit par des notes, je préviens le lecteur que j'ai puisé quelques détails concernant l'histoire des principaux édifices de l'Inde dans le bel ouvrage de Louis Rousselet, (*l'Inde des Rajahs*).

A l'extrémité du lac, la chaussée forme un angle droit et monte en serpentant vers la ville d'Amber ; de belles constructions sont étagées à droite et à gauche sur des terrasses couvertes de lianes, de cassies et d'euphorbes.

Accroupis sur le seuil des maisons, quelques habitants se livrent à une chasse d'un caractère primitif, qui ne demande qu'un peu de dextérité dans le pouce et l'index. A voir leurs longs bras maigres et leurs barbes blanches, on les prendrait pour de bons vieillards se chauffant au soleil ; ils portent, toutefois, très allègrement le poids des années, car, à l'approche de notre gigantesque monture, quelques-uns d'entre eux, soit par crainte, soit par curiosité, sautent sur les toitures avec l'agilité qui distingue leur race : ce sont des langours, les plus grands singes de l'Inde.

Une porte massive donne accès dans la première enceinte d'Amber; les murs crénelés, envahis par les liserons, gisent dans les fossés. La route devient de plus en plus escarpée,mais notre éléphant, né malin comme tous ses congénères, se tire d'affaire en la gravissant en zigzag de façon à atténuer la raideur de la pente.

Enfin, un quart d'heure après, nous mettons pied à terre à l'entrée de la ville ; notre colosse a fini sa pénible tâche, et s'en va déjeuner dans la forêt.

Le point où nous sommes domine toute la vallée, dont la partie nord-est se perd dans une brume diaphane. Autour de nous, la ville mystérieuse, baignée de soleil, s'étale mollement sur les coteaux, dans un fouillis de verdure sombre, mordorée, qui fait ressortir les tons de nacre des édifices ; pas un pli de terrain qui ne recèle des bijoux d'architecture, pas un monticule qui ne supporte des palais couverts d'incrustations et d'émaux ! Des pagodes étincelantes se cachent dans les massifs de ficus et de gigantesques magnolias ; partout des jardins, des kiosques entourés de balustrades taillées à jour, se mirent dans les pièces d'eau bordées de marbre.

Parmi toutes les belles choses que nous avons vues durant notre

séjour dans l'Inde, rien n'est comparable à ce vaste amphithéâtre qui mérite d'être rangé parmi les merveilles du monde.

Rien ne trouble le silence imposant qui plane sur la ville morte; il s'exhale de ces splendeurs délaissées une poésie touchante et mélancolique, qui donne l'impression de la vanité des choses et du suprême dédain de la nature pour tout ce qui émane du génie de l'homme.

Que de trésors livrés aux forces destructives d'une végétation corrodante et féroce! Lentement, les lianes des tropiques enserrent les colonnades comme de gigantesques pieuvres : que de labeur perdu! que de superbes débris elles vont faire disparaître sous leurs innombrables tentacules!

Quelques-uns des plus beaux édifices sont bâtis, fort heureusement, sur des plates-formes de marbre où la végétation ne trouve pas d'aliment; ceux-là peuvent défier les siècles par la solidité des matériaux et l'agencement des incrustations en pierres dures.

On s'expliquerait difficilement l'abandon de toutes ces richesses artistiques, si l'on ne savait — je crois l'avoir dit — que les princes indous ou musulmans tiennent à marquer leur règne par des édifices de tous genres; Jye-Sing II, lui, plus ambitieux encore, et ne pouvant satisfaire son goût à Amber, où les emplacements faisaient défaut, conçut l'idée de bâtir une nouvelle capitale. Par malheur, au moment de la fondation de Jeypore, en 1728, le style rajpout, si brillant, si pittoresque, était en pleine décadence; et le royal savant n'aboutit qu'à créer une jolie ville, saine, agréable, mais qui ne supporte pas la comparaison avec la *reine des défilés* : ne fût-ce que pour en faire un musée, le *prince charmant* qui relèverait la belle cité déchue et endormie illustrerait son règne. Quel beau rêve!...

«L'origine d'Amber remonte à une époque très reculée; fondée par les Minas, peuplade aborigène, elle porta le nom d'Amba, la mère universelle, jusque vers le milieu du xe siècle, époque à laquelle elle fut conquise par les Catchwahas qui en firent la capitale de leur

royaume et lui donnèrent le nom de Ghât Rani, la reine des défilés. Cette ville devint très florissante sous le règne du roi Maun Sing, de Jey Sing Ier et du grand Sowaé Jey Sing II, le célèbre astronome. »

Après l'exode de 1728, les descendants de ce dernier et quelques princes y revenaient par intervalles en souvenir de la grandeur de leur race ; puis graduellement l'abandon devint complet, et cette ville splendide, qui résume en quelque sorte le passé historique des Catchwahas, devient un Éden pour les animaux de toutes espèces qui pullulent dans ses jardins, ses palais et ses fortifications.

Si l'on tient à voir la nature chez elle, et à suivre les ébats de cette population intéressante, il est bon de ne pas trop se montrer, car l'habitude qu'ont les voyageurs civilisés de tirer des coups de fusil sur tout ce qui se présente, pour le plaisir de détruire, fait que tous les animaux de l'Inde craignent l'Européen et fuient à son approche. J'en excepte l'éléphant sauvage et le tigre solitaire, le *men eater;* le premier, si bon et si doux à l'état domestique, est l'animal le plus féroce qui existe.

Les singes, eux—les maîtres actuels de la vallée d'Amba—ne cèdent jamais le terrain sans protester, et parviennent à traduire leur aversion au moyen d'une pantomime des plus drôlatiques, mais très saisissante par son caractère vraiment humain. Qu'ils aperçoivent un veston blanc ou un chapeau de feutre, aussitôt le clan est en déroute; l'alerte est donnée de proche en proche, avec la rapidité du téléphone, et de toutes parts s'élève une rumeur effroyable, faite de cris, de grincements de dents et d'injures. Les sentinelles, arc-boutées sur leurs longs bras, occupent les ouvertures des créneaux, faisant de grands mouvements d'épaules comme des orateurs furibonds; elles semblent vouloir s'élancer sur les intrus, tandis que les mères tout effarées transportent leurs petits sur les pignons des dômes, d'où elles excitent leurs maris à la résistance par une mimique des plus expressives.

Voyant, sans doute, que nous ne sommes pas armés, quelques

vieux barbons impassibles nous examinent du coin de l'œil et semblent dire aux autres : « Calmez-vous ! ils n'ont pas l'air méchant... »

Il y a quelques mois, me dit-on, un naturaliste qui s'était avisé de tuer un jeune singe faillit se faire écharper par toute la population simienne d'Amber, et n'eut que le temps de s'enfuir tout penaud, vers la route de Jeypore,

« jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

Au début de cette excursion, le hasard nous conduisit devant le palais de Sowaé, l'un des plus beaux et des mieux conservés parmi les monuments d'Amber. Je ne pus résister au désir d'en faire un croquis, bien qu'il soit difficile de donner en quelques coups de crayon une idée de ce bel édifice ; la photographie même ne saurait rendre la profusion des mosaïques et le détail des incrustations dont il est littéralement recouvert.

Les ogives et les fenêtres de la façade sont closes au moyen d'immenses dalles de marbre, découpées en dessins géométriques qui simulent des dentelles à fond de réseau, d'une délicatesse merveilleuse.

Il semble que les beaux marbres de Jeypore et le cadre merveilleux d'Amber aient inspiré les artistes de ce pays ; nulle part on n'a accompli de pareils prodiges de goût et d'habileté.

Le palais de Sowaé se compose d'un immense corps de bâtiments, richement décorés, entourant un superbe jardin qui se relie au zenana; plus loin nous trouvons le Dewan Khana, la salle des durbars, une des plus belles salles hypostyles de l'Inde. Citons encore le Jess Munder, et, parmi les monuments religieux, le kiosque d'or, un bijou incomparable, ainsi qu'une fort belle mosquée qui date de l'époque de Jey Sing.

Quant aux bazars et habitations particulières, on en trouve à peine la trace ; ces lieux, si vivants jadis, sont ensevelis pour jamais sous une avalanche de plantes tropicales : c'est le séjour des serpents, à ce qu'il paraît ; inutile d'aller s'en assurer.

Huit jours ne suffiraient pas pour se rendre compte de l'ensemble des monuments éparpillés dans la vallée et sur le flanc des montagnes ; mais notre départ ayant été fixé au lendemain, nous avons dû nous borner à parcourir rapidement les édifices principaux ; j'en ai gardé un véritable remords de conscience ; aujourd'hui encore, en compulsant mes notes, il me prend une envie folle de retourner à Amber pour m'assurer si je ne fus pas le jouet d'un songe.

AJMIR

AJMIR

La nouvelle ligne récemment terminée nous mène à Ajmir, capitale de la province du même nom, à cent cinquante kilomètres au sud-ouest de Jeypore. Ce territoire forme une brillante enclave, dépendante de l'Angleterre, sise au pied des monts Aravali dans une vallée fertile, pittoresque et parfaitement arrosée : séduisante oasis, bordée de montagnes abruptes, rappelant la vallée d'Amba par la profusion de ses monuments somptueux et la beauté de sa végétation.

Ajmir date à peu près de la même époque que la ville d'Amber, c'est-à-dire du commencement de notre ère. Il ne reste, par malheur, qu'un seul monument de cette brillante période, mais il atteste que l'art indou était alors à son plus haut degré de splendeur.

Lors du triomphe de l'Islam sur le Brahmanisme, vers la fin du XIIe siècle, Ajmir tomba au pouvoir du sultan Chahad-Oudin, et fut annexée à l'empire mogol en 1559. Akber et ses successeurs, dont le règne est marqué par tant d'œuvres renommées, en firent une des plus belles cités de l'Inde.

La ville s'étale au bord d'une immense nappe d'eau, l'Ana Sagar ; ce lac, de même que celui de la vallée d'Amba, est formé par le barrage d'un torrent : travail remarquable datant du XIe siècle, et combiné de telle sorte que les inondations ne sont pas à craindre. Ici point d'alligators ni de serpents ; c'est la vie dans toute son expansion, et l'on peut visiter sans crainte les jardins pleins d'ombre et les élégants édifices qui en bordent les rives.

Ajmir possède de magnifiques bazars, où s'agite une nombreuse population ouvrière : orfèvres, brodeurs, luthiers, armuriers et potiers dont les produits sont fort estimés.

Le commerce de la province d'Ajmir, très important déjà, va s'accroître encore, grâce au chemin de fer qui, aujourd'hui, la met en communication avec Bombay, Delhi et Lahore.

Le type indou y a conservé toute sa pureté ; on rencontre des hommes superbes. De même que dans les autres provinces, les femmes se voilent la figure par déférence pour l'étranger ; fort heureusement, les plus jolies sont les moins respectueuses : elles se bornent à se couvrir le menton par acquit de conscience.

Dans les quartiers du haut commerce, on remarque un grand nombre d'habitations luxueuses; les banquiers parsis et indous y possèdent de véritables palais, pouvant rivaliser avec les plus belles conceptions de l'art rajpout.

L'un des édifices les plus intéressants de l'époque musulmane est le dourgah de Kodjah Sayed, contenant les restes du saint personnage qui le premier révéla les beautés du Coran à l'esprit des populations d'Ajmir, vers la fin du XIIe siècle. Si l'on en croit la tradition, ce bon apôtre fit merveille ; une foule de néophytes s'attachaient à ses pas ; il est vrai que les indigènes récalcitrants étaient expédiés dans l'autre monde par des hordes de fanatiques impitoyables dont il était le porte-voix, comme disait notre drogman — *the speaking-trumpet.*

Rien de plus poétique que l'aspect de ces lieux vénérés dans le monde musulman. Le dourgah s'élève dans un vaste enclos bordé de tombes et de constructions moresques, d'une blancheur éclatante, se découpant, en plein soleil, sur un ciel d'azur, profond, indéfinissable comme le ton de l'océan Indien.

Au centre de la cour, un groupe de ficus centenaires, d'un vert sombre, déploient leurs énormes branches noueuses au-dessus d'une châsse en argent qui scintille sous un velum de drap d'or.

Comme une immense tache d'encre s'étalant sur une nappe blanche, les arbres dessinent leurs silhouettes fantastiques sur les dalles de marbre éblouissantes de lumière ; dans la pénombre réfléchissant les clartés des tombes, quelques prêtres silencieux, accroupis autour du dourgah, égrènent leur chapelet et suivent tous nos mouvements d'un œil torve et sinistre, car les chiens de chrétiens ne peuvent s'approcher du mausolée de Kodjah Sayed.

Depuis des siècles, les offrandes affluent autour des reliques de ce missionnaire; c'est le Rothschild des saints: il possède des richesses incalculables, mais dont il fait, nous dit-on, le meilleur usage. Il ne s'agit pas ici d'un de ces *bénisseurs* de pacotille, tels qu'on en voit beaucoup dans l'Inde, qui se bornent à encaisser et dont la puissance est tout à fait illusoire; loin de là!

Kodjah Sayed est le patron des bonnes gens qui ont éprouvé des revers de fortune; ses nombreux miracles ont un caractère très positif, et se traduisent en traites sur les meilleures banques indoues. Le saint toutefois ne donne sa signature qu'à bon escient, et nul n'oserait employer aux choses frivoles l'argent sacré.

Ajoutons qu'aussitôt remis à flot, les fidèles s'empressent de le rembourser, et se font un devoir d'y joindre des ex-voto de grand prix. Le Dourgah est une banque populaire, unique et miraculeuse; elle prête sur parole, sans intérêt, et fait des affaires d'or. Les brahmanes (par jalousie de métier) parlent tout bas de trucs et de compérage, mais vis-à-vis des Européens seulement, car les musulmans détestent la plaisanterie.

Au sortir du Dourgah, quelques escogriffes musulmans nous demandèrent le bakchich d'une manière si brutale et si impérieuse que je ne pus résister au désir de les envoyer se faire bénir, en usant d'une locution flamande aussi énergique que peu choisie; ayant remarqué que ma langue maternelle possédait une vertu magique pour éloigner les importuns.

Il nous reste à voir un monument très remarquable qui remonte à l'époque de l'invasion musulmane, et nommé, on ne sait trop pourquoi, l'Araï-Din-ka-Jopra, l'œuvre de deux jours et demi; encore un miracle sans doute, car l'imagination rêveuse des Indous se plaît à surcharger les traditions populaires d'enjolivements et fioritures de toutes sortes, pareilles à ces plantes parasites qui s'attachent aux ruines et leur donnent tant de charme.

Les Européens, plus matériels, ont fini par découvrir l'état civil

de cet édifice miraculeux qui, par la majesté de ses proportions et la délicatesse inouïe des détails, peut être rangé, à juste titre, parmi les plus beaux spécimens de l'art indo-sarrasin : l'un des premiers où les deux styles se complètent et se fondent avec des modulations pleines d'harmonie.

Cette célèbre mosquée fait partie d'un ensemble de ruines dont la partie principale est un superbe temple Jaïna, qui, selon toutes les probabilités, fut bâti vers le IIIe siècle, et autour duquel sont groupées d'autres ruines fort intéressantes pour l'histoire de l'art, mais qui pâlissent à côté de l'œuvre des architectes Jaïnas.

Dès le début de l'invasion musulmane, le conquérant Koutab, grand amateur du beau, sachant tailler et coudre, réunit le tout à la mosquée qui porte encore son nom.

Les environs d'Ajmir abondent en sites pittoresques; sous ce climat privilégié, une rivière torrentielle, habilement domptée, a suffi pour y créer un printemps perpétuel. La végétation y a pris des proportions colossales : ce sont partout des jardins pleins d'ombre, des lacs artificiels et des cours d'eau bordés d'élégants kiosques où se révèle le goût artistique des Rajpouts.

AHMEDABAD

AHMEDABAD

Nous avons repris « le cheval de fer », comme disait un habitant d'Ajmir, peu familiarisé encore avec la locomotive ; nous irons d'une traite à Ahmedabad, ce qui nous fera une étape de quatre cent cinquante kilomètres. La chaleur commençant à se faire sentir, nous prenons l'express de nuit, autant pour jouir de la fraîcheur que pour gagner une journée, car le terme de nos vacances approche.

Demain vers midi, nous rentrons de nouveau dans la région tropicale maritime, l'habitat du cocotier, que nous n'avons plus revu depuis bientôt deux mois.

Ahmedabad est située par 70°22, long. E., 9°23 lat. N., sur l'isthme unissant la presqu'île de Goujerate au continent, et sur le Sabarmatti qui se jette dans le golfe de Cambaye, à 20 kil. O. de la ville du même nom.

Ahmedabad fut fondée en 1412 par le sultan Ahmed Shah, avec les débris d'anciennes cités indoues qu'il avait conquises et dévastées; il y trouva assez de matériaux pour construire plus de cinquante mosquées et un grand nombre de palais superbes. Pendant qu'on démolissait d'un côté, on reconstruisait de l'autre, de sorte que la nouvelle capitale s'élevait comme par enchantement. Ce sultan déboulonneur, doué fort heureusement d'un goût remarquable (on doit le reconnaître), sut réédifier la plupart des grands édifices, en respectant le caractère de la belle architecture de cette contrée.

Durant plus d'un siècle et demi, cette ville improvisée fut la résidence favorite des sultans du Goujerate, qui, complétant l'œuvre d'Ahmed, en développèrent le commerce, et en firent une des cités les plus importantes de l'Inde.

Elle fut réunie à l'empire Mogol en 1572 par Akber, le Grand Bâtisseur, dont le nom est resté si populaire dans les grandes cités

mahométanes. Celui-ci, pour des raisons politiques sans doute, la relégua parmi les villes de second ordre. A partir de cette époque, sa prospérité déclina de jour en jour, jusqu'au moment où elle fut conquise par les Mahrattes, ces pilleurs méthodiques, qui achevèrent sa ruine, et finalement la cédèrent aux Anglais vers 1817.

Bien que la ville occupe un espace considérable, elle renferme tout au plus 150 mille habitants ; on y trouve de grands terrains vagues couverts d'arbrisseaux épineux et d'herbes sèches, d'où surgissent çà et là des ruines imposantes. Elle est entourée de remparts flanqués de portes monumentales d'un bel aspect ; les quartiers principaux sont coupés par de larges voies plantées d'arbres, dans lesquelles s'agite une population bigarrée.

Notre bungalow est situé à l'extrémité d'un large boulevard, le Manik chowk, aboutissant à une vaste esplanade qui avoisine les murs d'enceinte de la ville.

C'est là que se réunissent les caravanes venant des provinces les plus éloignées, et que l'on rencontre les plus beaux types du Rajpoutana. Tout ce monde campe en plein soleil, et l'on y passerait des journées entières à errer à l'aventure parmi les robustes attelages de buffles, et les véhicules les plus étranges et les plus pittoresques.

Non loin de là s'élève l'ancienne résidence des vice-rois ; vaste construction indo-sarrasine, d'un aspect rébarbatif, convertie en pénitencier et renfermant cinq cents prisonniers qui charment leurs loisirs en fabriquant des tapis.

Un des employés supérieurs m'engage à visiter son établissement qui est, dit-on, fort bien tenu et d'une propreté exemplaire. Mais je me contente d'admirer la porte d'entrée ; la vue d'un prisonnier, d'un oiseau en cage ou d'un poisson dans un bocal me donne des suffocations.

Depuis quelques années, le gouvernement anglais fait restaurer les monuments anciens ; il veille aussi à la conservation des ruines

éparpillées dans les environs, qui donnent une haute idée de l'ancienne splendeur d'Ahmedabad.

Tous ces travaux sont exécutés par des indigènes qui s'en acquittent avec un soin tout particulier, sous la direction d'habiles architectes européens, bien qu'il ne manque pas d'artistes indous capables de remplir cette mission.

A part cette petite satisfaction d'amour-propre laissée aux conquérants, rien ne sert mieux à concilier les deux races que ces travaux exécutés en commun. Quant à vouloir prouver notre supériorité aux indigènes en bâtissant des édifices d'un style gothique bâtard, cela me paraît aussi peu rationnel que de les dire incapables de se passer, en toutes choses, de la tutelle des Européens, lorsqu'on en est réduit à les combler de prévenances au moindre signe d'orage (1).

Doué d'un sens artistique remarquable, ce peuple est tout naturellement flatté du respect que montre l'étranger pour les œuvres de leurs ascendants; respect qu'aucun peuple du monde ne professe à un aussi haut degré qu'eux-mêmes. Certes, on vit des pillages et des actes de vandalisme pendant les guerres terribles qui désolèrent ce pays, mais, en temps ordinaire, tout édifice, à quelque religion, à quelque secte qu'il appartienne, est sacré pour tous.

On se demande ce que deviendraient dans l'Europe civilisée des monuments tels que ceux de la vieille cité d'Amber, dont les façades sont couvertes d'incrustations d'un prix inestimable, et des pagodes dont la toiture est ornée de lamelles d'or ? Tout cela à portée de la main dans une ville complètement abandonnée !

Il y eut, jadis, des guerres effroyables à Amritsir, et la basilique d'or est toujours restée intacte.....

De même que dans la plaine de Delhi, les ruines majestueuses et les beaux édifices abondent dans les environs d'Ahmedabad ; mais, à

(1) Les ovations faites plus tard à lord Ripon par toutes les classes de la société indoue, lorsqu'il quitta l'Inde, prouvent cependant qu'un homme bienveillant, équitable, peut leur inspirer un véritable attachement. Que de fois, durant le voyage, n'avons-nous pas entendu faire son éloge par des populations peu expansives de leur nature!

quelques exceptions près, ceux-ci diffèrent complètement, sous le rapport du style, des constructions de la période Mogole : Ahmed Shah ayant eu le bon esprit de convertir tout simplement en mosquées les temples indous ou Jaïnas.

J'ai parlé, dans un autre chapitre, des maisons en bois sculpté que l'on rencontre en grande quantité à Ahmedabad. Quelques-unes de ces gracieuses habitations, brunies par le temps, me paraissent fort anciennes; par la profusion et la beauté des détails, elles me rappellent nos riches bahuts de l'époque de la Renaissance. Elles sont généralement peu élevées et se caseraient sans peine dans nos musées d'art industriel ; quelques-unes, modernes, ne le cèdent en rien aux premières : même distinction dans le dessin, et même perfection dans la main-d'œuvre.

Avant de quitter Ahmedabad, nous nous faisons conduire à quelques kilomètres de la ville, aux citernes de Dada Harrir.

Les monuments de ce genre, dus pour la plupart à quelques riches philanthropes, sont bâtis sur des étangs ou des sources ; on les nomme Baoli, puits ou citernes ; par la beauté des détails et leur caractère original, ils méritent d'être rangés parmi les constructions les plus remarquables de l'Inde.

Ces citernes se composent d'ordinaire d'une série de longues galeries superposées, avec deux rangées de colonnes, et de pilastres soutenant des soffites ornés de délicates sculptures; les galeries sont divisées en compartiments d'où partent de larges escaliers souterrains, communiquant avec les salles situées en contre-bas. La lumière y pénètre par de grandes ouvertures ménagées entre les soffites de la galerie supérieure, et se répand graduellement jusqu'au niveau des réservoirs, où règne une douce clarté qui permet d'admirer l'agencement de ces belles constructions.

Parfois aussi le Baoli se compose d'une série de kiosques recouvrant des galeries souterraines pourvues de larges escaliers; on les rencontre souvent en pleine campagne, sur les routes fréquentées

par les caravanes de marchands et de pèlerins. Pour ces populations sobres et économes, le Baoli est le cabaret où l'on va causer et se rafraîchir aux époques des grandes chaleurs.

« Un édifice utile, c'est un édifice parfaitement approprié à sa destination », a dit P. Mérimée.

Sous ce rapport, je ne connais rien de plus complet que ces citernes.

BARODA

1er *Mars.* — Cent kilomètres séparent Ahmedabad de Baroda, la capitale de l'un des États indigènes les plus importants auxquels les Anglais ont laissé une autonomie, et qui, pour le quart d'heure, vivent en bonne intelligence avec le gouvernement de l'empire des Indes. Nous comptons y passer vingt-quatre heures seulement ; cette ville, ayant beaucoup souffert du tremblement de terre de 1819, n'offre plus aucun monument digne d'intérêt ; elle se divise en quartiers dont la plupart des maisons sont construites en bois, et renferme une population fort active s'élevant à deux cent mille âmes.

Les États de Baroda, d'une fertilité merveilleuse, ont une superficie de 11,400 kilomètres carrés. L'armée se compose de 15,000 hommes, commandés par des officiers européens ; de plus, une armée irrégulière pouvant s'élever, au besoin, à soixante mille hommes.

Les revenus du maharajah, c'est-à-dire les contributions directes, indirectes ou arbitraires, montent à 75 millions de francs ; somme assez rondelette, eu égard au nombre des habitants du royaume, s'élevant tout au plus à 1,715,000, mais qui indique le degré de richesse de cette belle contrée.

Les maharajahs régnants de Baroda prennent la qualification de Guicowar (gardeur de bestiaux), titre peu flatteur, ce semble, pour leurs sujets, mais qu'ils se transmettent religieusement en mémoire d'une famille de paysans mahrattes, fondateurs de la dynastie, chefs de ces hordes indisciplinées qui ravagèrent autrefois les plus belles cités de l'Inde, et dont les exploits sont demeurés légendaires. Les résultats de leurs pillages sont encore très palpables, et constituent le fameux trésor de Baroda qui recèle les plus beaux diamants connus. Le palais où sont renfermées ces splendides dépouilles n'offre rien de remarquable, si ce n'est le

grand espace qu'il occupe, ainsi que le nombre de serviteurs, tout cousus d'or, circulant dans les jardins comme de brillants scarabées, et formant un singulier contraste avec les gardes particuliers du Maharajah, tout bardés de fer, qui mijotent dans leur carapace étincelante, par une température de 30 degrés Réaumur.

Dans tous les États indépendants, les étrangers sont tenus de se présenter chez le résident anglais ; mais nous n'avons guère le temps de nous conformer à cet usage ; le même jour, à 6 heures du soir, nous prenons le train express qui nous mène à Bombay en douze heures.

BOMBAY

LÉGENDE.
CARTE DE L'INDE.

BOMBAY

Je me rappelle avec bonheur l'émotion que j'éprouvai jadis en vue de l'île de Ceylan, lorsque, après une traversée monotone, ayant encore devant les yeux les déserts interminables de la côte d'Afrique, les plages solitaires de l'Arabie, et les volcans éteints du détroit de Bab-el-Mandeb, je tombai tout à coup dans ce milieu enchanteur, au bord de l'Océan bleu dont les lames frangées d'argent baignent les racines des cocotiers.

Maintenant que j'ai parcouru le pays de mes rêves, depuis le cap Comorin jusqu'à Lahore, les plaines du sud, les vallées fertiles du Gange, de l'Hougly et du Penjab, les émanations subtiles de cette belle végétation s'alliant aux tièdes effluves de l'océan Indien me pénètrent encore comme au premier jour.

L'Asie entière semble condensée dans la capitale commerciale de l'Inde ; les produits les plus variés de l'Europe et de la péninsule abondent dans cet immense bazar, où les types les plus étranges de l'Asie se coudoient, s'agitent, prient et trafiquent.

On rencontre des Musulmans, des Indous, des Parsis, des Bouddhistes, des Jaïnas, des juifs de la Mésopotamie, des chrétiens d'origine portugaise, des Mormons, des salutistes et des représentants de toutes les races : Chinois, Japonais, Mogols, Arabes, Malais et Nègres formant un total de 636,000 habitants, plus une faible minorité composée d'Européens au nombre de sept à huit mille.

Nulle part on ne voit une telle diversité de costumes ; les couleurs les plus chatoyantes de la palette éclatent dans ce gigantesque kaléidoscope ; ce sont partout des tuniques blanches, écarlates, des manteaux de cachemire, des burnous de laine fine et des turbans de toutes les formes imaginables, dont les colorations disparates s'entremêlent et s'harmonisent comme les tons crus d'un tapis persan.

Le costume des femmes de caste inférieure est remarquable par sa simplicité ; elles ont trouvé le moyen, très économique, de se vêtir décemment et de se passer de couturières. Ce costume complet, nommé sarri, se compose d'une longue et étroite pièce d'étoffe serrant le haut des jambes et le bas des reins comme un caleçon de lutteur. Cette espèce d'écharpe est rejetée ensuite sur l'épaule droite en couvrant la moitié du buste, et se drape sur la tête en forme de mantille.

La brise de mer agite la partie supérieure de ce gracieux appareil qui se gonfle comme une légère voilure ; mais, gare aux cyclones ! en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, ces dames sont complètement désemparées, et leurs éclats de rire font supposer que leur pudeur n'en souffre guère. Toutes sont robustes — cela saute aux yeux — et n'ont rien à envier à la Vénus Callipyge. Malheureusement elles se fanent très vite, à cause de leur pénible métier de portefaix ou de manœuvre de maçon.

Le grand commerce de Bombay est entre les mains des sectateurs de Zoroastre, les Parsis, bien qu'ils n'y soient qu'au nombre de 45,000; ce sont les descendants des anciens Guèbres, ou Ghèbres, dont les Arabes ont fait *Giaour* — nom sous lequel ceux-ci désignent encore aujourd'hui tous les peuples qui ne professent pas l'Islamisme. Ils ont conservé le type iranien, tel qu'on le retrouve sur les côtes du golfe Persique et dans la vallée de l'Euphrate.

Peuple agricole par excellence, les anciens Parsis se réfugièrent sur les côtes du Goujerate vers le VIIe siècle, lorsque les sectateurs de Mahomet envahirent la Perse, au début de leur sanglante odyssée, et stérilisèrent pour jamais ce vaste pays.

On sait que les sectateurs de Zoroastre adorent sous le symbole du feu le Dieu créateur Ormuzd, l'Être suprême, sauveur de l'univers, immatériel et invisible; leur morale se réduit à quelques maximes d'une grande simplicité, et qu'ils se font un devoir de mettre en pratique. Probes, actifs, doués d'aptitudes commerciales remar-

quables, et n'ayant aucun préjugé de caste, ils forment, pour ainsi dire, le trait d'union entre les races indoues, mahométanes et européennes.

L'histoire des pérégrinations et des vicissitudes de ce peuple vivace et énergique a été écrite par un Parsi, Dosabhoy Framjee ; *la Revue Britannique* en a donné quelques fragments, d'où je me permets d'extraire les lignes suivantes ayant rapport aux funérailles des disciples de Zoroastre, car aucun Européen n'a jamais pénétré dans les tours du silence.

« Lorsque le malade est à toute extrémité au dire du médecin, on lave le corps du mourant et on le couvre de vêtements blancs. Les prêtres répètent divers passages du Zend-Avesta, dans le but de consoler l'agonisant et de demander au ciel le pardon de ses fautes. Si le malade a toute sa connaissance, il se joint à ces prières; dans le cas contraire, son plus proche parent s'approche de lui et en redit les paroles. Si la mort a lieu pendant la nuit, on garde le corps jusqu'au lendemain; mais si elle arrive le jour, le corps est porté le soir même à son dernier lieu de repos.

» Au moment des funérailles, le corps est placé sur un cercueil de fer porté par des *nassesalars;* deux prêtres se tiennent devant lui et récitent une partie de l'izeshne, sermon funèbre fort éloquent, mais dont l'effet est perdu, puisqu'il est prononcé dans une langue que les assistants n'entendent plus. L'oraison funèbre se termine par ces mots : « Que Dieu ait pitié des morts ! » Le corps est porté alors à la Dokma (tour du silence), bâtie au sommet d'une montagne, dans un lieu solitaire. Les parents et amis suivent le cortège jusqu'au pied du monument ; puis on découvre la face du mort pour qu'il reçoive les derniers adieux. Les porteurs le placent ensuite sur la plate-forme de la tour du silence, où les oiseaux de proie ne tardent pas à le disséquer, et les ossements tombent, à travers une large grille dans une fosse, d'où on les transfère au souterrain destiné à cet usage.

» Les amis du défunt vont pendant trois jours visiter les parents

et leur offrir des consolations. Le quatrième jour, parents et amis se réunissent dans le temple du feu et prient pour le défunt. »

Ce mode de sépulture n'est praticable qu'aux Indes et en Perse, où les oiseaux de proie pullulent; les vautours surtout, dont la rapacité est proverbiale, y remplissent les fonctions essentielles d'agents de la salubrité publique; on les voit vaguer çà et là dans les rues à la recherche d'une maigre pitance, comme les chiens à Jérusalem. Aussi, dès qu'un convoi funèbre apparaît dans les environs, une nuée de ces immondes bêtes tourbillonne à l'instant au-dessus de la Dokma; les porteurs ont à peine déposé le cadavre sur la plate-forme, qu'elles entament leur sinistre besogne avec une ardeur excessive, et je vous assure que ce n'est pas long.

Pendant mon séjour à Rampour, je les ai vues, en moins d'une demi-heure, disséquer le cadavre d'un alligator, du poids d'un homme.

La classe la mieux douée et la plus remuante, après les Parsis, est celle des Baniahs. On les rencontre partout où ils jugent pouvoir donner carrière à leurs aptitudes commerciales : en Égypte, en Arabie, en Syrie, en Perse, et même en Europe, dans les expositions industrielles où ils exhibent les cuivres de Bénarès, les étoffes du Cachemire, les filigranes de Madras et les métaux damasquinés de Moradabad. Ils sont originaires de la presqu'île du Goujerate, beaucoup d'entre eux parlent l'anglais, le persan et l'arabe ; et toutes les transactions commerciales de l'Inde se font dans leur langue, qui est celle du Goujerate.

Puis viennent les Indous de différentes castes : les adorateurs de Vichnou, le conservateur et les adorateurs de Siva, le destructeur ; les Mahrattes, les Mahométans, les Chinois ; les Indo-Portugais, descendants bien dégénérés des premiers conquérants, auxquels les indigènes ont donné le nom de *Tôpas*, parce qu'ils se coiffent d'un chapeau noir, de haute forme.

Beaucoup de ces tristes sires portent des noms ronflants, ornés de particules; à voir leur face d'ébène et leur couvre-chef, on les pren-

drait pour des ramoneurs de Londres. Pas méchants, toutefois, mais peu scrupuleux dans le choix de leur métier; pourvu que cela ne demande ni fatigue, ni intelligence, ils sont bons à tout. C'est pitié, vraiment, de voir ce que peut devenir une belle race transplantée dans un milieu défavorable. Le teint de ces métis pousse au noir, de génération en génération, à mesure que leurs facultés intellectuelles s'obscurcissent. Ils sont pour la plupart assez malingres, et se ratatinent en vieillissant comme des pruneaux séchés au four.

Enfin, au bas de l'échelle sociale, nous trouvons un ramassis de *halfcasts*, ayant tous les défauts des classes inférieures indoues ou européennes, et dont les qualités se réduisent à zéro. La science ne parviendrait pas à classifier ces moricauds hybrides, aussi abâtardis que les toutous vagabonds de nos grandes villes !

J'ai vu un individu de cette espèce — un singulier phénomène d'atavisme — couché au coin d'une borne qui fut peut-être son lieu de naissance ; il avait les cheveux d'un roux sale, et le teint aussi foncé que celui des Malabares; joint à cela un plumet ! c'est le seul ivrogne que j'ai rencontré dans l'Inde : il est vrai que je m'étais rapproché de l'Europe.....

L'île de Bombay fut donnée aux Portugais par le Rajah de Sourah, en 1530; ceux-ci l'abandonnèrent, à leur tour, au roi d'Angleterre, Charles II, comme partie de la dot que l'infante Catherine de Bragance apportait à ce prince.

La Compagnie des Indes l'acheta en 1666, et, vingt ans après, y plaça le siège de son administration.

La ville actuelle est construite à l'extrémité méridionale d'une île de huit milles de longueur, réunie, au nord, à la grande île de Salsette, et à l'îlot de Colaba au sud, au moyen de remblais. Colaba forme un promontoire sur lequel est bâti le phare indiquant l'entrée du port.

Parfaitement abritée du large, la rade (une des plus belles du monde) est une sorte de grande baie formée par le continent et les

îles nommées ci-dessus, qui constituaient autrefois autant de cités distinctes.

Bien que cette remuante cité occupe une surface considérable, l'étranger s'y retrouve facilement, car elle est divisée en quartiers formant, pour ainsi dire, plusieurs villes d'un caractère particulier, reliées par de larges voies carrossables. La cité commerçante occupe l'emplacement de l'ancienne citadelle : c'est le quartier des docks, bassins et entrepôts, borné au sud par les quais faisant face à la rade, et se reliant, au nord-ouest, à l'esplanade qui forme le centre de la ville européenne.

Là, sont les postes et télégraphes, les grandes maisons de commerce, les banques, l'hôtel de ville : en un mot, tout ce qui caractérise les grandes agglomérations modernes.

L'hôtel où nous sommes descendus est situé dans ce quartier ; c'est une de ces grandes constructions banales, comme on en trouve en Europe et en Amérique, sorte de caravansérail, très confortable, où l'hospitalité se vend en gros, mais qui, malgré tout son luxe, nous fait regretter nos simples et modestes bungalows des provinces centrales.

A l'heure des repas, le nombre des convives est égal à celui des serviteurs ; ce qui distingue ces derniers de leurs maîtres, c'est qu'ils marchent pieds nus, et qu'ils ont le teint très noir. Leur costume se compose d'un pantalon et d'un veston blancs.

Ce sont des métis indo-portugais, les arrière-petits-fils de ces rudes soldats d'Albuquerque déjà nommés. *Sic transit gloria mundi.* Tandis que ceux-ci nous passent les plats, les descendants des anciens maîtres du monde tournent la manivelle d'un piano mécanique ou pincent de la guitare sous les fenêtres de l'hôtel.

La colline de Malabar (Malabar hill), le quartier de l'aristocratie, des gros bonnets de la finance et du commerce, est située au nord-ouest, au bord de l'Océan.

Tout y convie au *dolce far niente;* avec ses jolis cottages enfouis

dans la verdure et les fleurs, comme des nids de fauvettes, ce coin me rappelle les environs de Pointe-de-Galle. Rafraîchie sans cesse par les larges brises de l'océan Indien qui chassent les miasmes des plaines environnantes, Malabar hill passe, à juste titre, pour la partie la plus saine et la plus séduisante de la côte de Bombay.

Black Town, (la ville native), le quartier musulman et le China bazar, situés au nord-est, sont complètement séparés de la ville européenne, par une plaine de deux kilomètres de longueur, sillonnée en tout sens par les tramways qui, pour quelques sous, vous transportent aux extrémités de la capitale commerciale.

J'ai parlé déjà des hôpitaux et des refuges pour les animaux malades ou infirmes, fondés par des baniahs ou des Jaïnas. Le refuge de Bombay, établi dans la ville noire, non loin de la cathédrale catholique, est le plus important de l'Inde.

Les frais d'entretien de cette arche de Noé s'élèvent à 260,000 francs par an, et sont couverts au moyen de fondations pieuses.

Toutes les religions du monde ont ici leurs temples, où des milliers de fidèles prient le Dieu de leur choix, sans s'occuper de leurs voisins si ce n'est pour les plaindre, intérieurement, d'être moins bien lotis: mosquées et églises de toutes sortes, temples protestants, méthodistes, évangélistes, pagodes indoues, bouddhistes, jaïnas, que sais-je? La majeure partie de ces édifices sont dénués d'intérêt; il est vrai que nous sommes devenus très exigeants. J'en excepte, bien entendu, la cité des cavernes — la *Garapouri* — creusée dans un massif de grès qui surgit au milieu de la rade, à douze kilomètres à l'est de Bombay, où s'élevait jadis un énorme bloc sculpté représentant un éléphant; les premiers Européens qui débarquèrent sur cette île lui donnèrent le nom d'*Elephanta*.

L'aspect d'*Elephanta*, vu du port et découpant son profil sur la ligne azurée du continent, rappelle quelque peu l'île de Capri dans le golfe de Naples. Un matin, vers onze heures, au moment de nous embarquer sur un aviso qui doit nous y conduire, nous rencontrons

quelques officiers de la marine française dont le vaisseau est en rade. Ces messieurs nous disent qu'ils sont envoyés en mission par leur gouvernement, pour ramener en France les restes de Victor Jacquemont. Nous faisons des vœux pour le succès de leur pieuse entreprise, tout en ne leur cachant pas que nous avions exploré, nous-mêmes, le vaste cimetière de Bombay, envahi par les herbes folles, les pariétaires et les serpents, sans pouvoir découvrir la pierre tumulaire du célèbre voyageur (1).

Vers midi, nous passons devant l'îlot Butcher, et quelques minutes après, nous débarquons à Elephanta, dont le massif montueux, pouvant mesurer neuf kilomètres de circonférence, est couvert d'une végétation sauvage et touffue ; çà et là émergent les panaches ondoyants des bambous et des cocotiers, pareils à de longues graminées dans un champ de trèfles.

Pas la moindre brise ; la baie miroite comme une immense cuve de mercure, sous un soleil féroce qui transperce nos parasols et nos casques de feutre. C'est dans le programme ; nous sommes au 10 mars, et, à cette époque de l'année, le soleil atteint ici, à midi, environ 77 degrés au-dessus de l'horizon et passera au zénith entre le 10 et le 15 mai. Sauvons-nous : le moment est fort mal choisi pour faire de l'astronomie ; tâchons de gagner les hauteurs pour nous réfugier dans le bungalow établi à côté du temple, où l'on nous promet un air plus respirable, et un bon tiffin (2) expédié à notre intention par les gens de notre hôtel, et, ce qui n'est pas à dédaigner, de la glace à discrétion.

Le temple d'Elephanta, consacré à Siva, se compose de plusieurs salles, creusées dans le roc, soutenues par d'énormes piliers, et décorées de bas-reliefs gigantesques.

Bon nombre de voyageurs prétendent que ces cavernes ont

(1) Victor Jacquemont est mort à Bombay, en 1832, au moment de s'embarquer pour revenir en Europe.

(2) Déjeuner.

beaucoup d'analogie avec les vastes hypogées que l'on rencontre dans la vallée du Nil, à Saqqarah, à Béni-Hassan et en Nubie.

Cela paraît assez juste si l'on ne considère que l'aspect extérieur du monument; une énorme trouée sombre dans laquelle sont ménagés des pilastres et des colonnes qui semblent porter le massif rocheux, et rien de plus; car les hypogées égyptiens sont non pas des temples, mais des tombeaux.

La décoration intérieure de ces derniers édifices se compose, pour la plupart, d'hiéroglyphes gravés dans les parois du monument, et de bas-reliefs ayant très peu de saillie; de là, nécessité absolue pour les sculpteurs de s'en tenir aux figures vues de profil, dans des attitudes calmes, placides, souvent pleines de noblesse, et exécutées d'après des modèles déterminés, dont il était défendu de s'écarter. Cette mesure restrictive, toutefois, se bornait à la reproduction de la figure humaine et à tout ce qui tenait aux dogmes de leur religion; les artistes pouvaient s'abandonner à leur esprit d'observation et interpréter les animaux tels qu'ils les voyaient. Sous ce rapport, la tombe de Ti, à Saqqarah, est la chose la plus merveilleuse que je connaisse; on y remarque des scènes de la vie pastorale qui peuvent être mises en parallèle avec les plus belles productions de l'art grec; les troupeaux de bœufs et la plupart des animaux domestiques sont gravés dans la pierre et modelés sur une épaisseur de quelques millimètres, avec une sûreté de main tout à fait magistrale.

Ici, au contraire, les sculptures s'enlèvent, pour ainsi dire, en ronde bosse sur les parois du temple; les figures se voient presque toutes de face affectant des mouvements désordonnés, fantastiques, tandis que les animaux sont grimaçants et monstrueux.

Le caractère des divinités de cet Olympe abracadabrant n'a rien d'ascétique; ce sont partout des hanches et des poitrines d'une rotondité à faire maigrir de dépit les nymphes les plus charnues de Rubens et de Jordaens.

On croit que ces cavernes furent creusées par les Mahrattes vers

le IXe siècle ; simple conjecture, car ces pages si précieuses de l'histoire des religions de l'Inde furent gravement endommagées sept siècles plus tard par les premiers conquérants qui arborèrent le drapeau de la civilisation dans ces parages. « Les Portugais se distinguèrent ici par un honteux vandalisme, mutilant les statues, renversant les colonnes, et, d'après leur propre récit, effaçant les inscriptions (1). »

Hélas ! c'est de l'histoire aussi.

(1) Louis Rousselet.

UN PASSAGER PAR DESSUS BORD

UN PASSAGER PAR DESSUS BORD

Nous voici de nouveau sur l'Océan ; le steamer des lignes *P and O* — Péninsulaires et Orientales — qui doit nous conduire à Suez, nous donne un avant-goût de l'Europe.

Beaucoup de monde à bord ; des employés du gouvernement, des officiers en congé, des négociants qui vont prendre le frais en Angleterre, des soldats malades ou convalescents, couchés sous les tentes, ou se traînant, pâles et défaits, vers l'avant du navire pour aspirer la brise de mer.

La chaîne des Gâths, bordée de cocotiers, bleuit à l'horizon, puis graduellement la côte se déforme et s'efface dans la buée chaude et vibrante du matin.

C'est fini ; dans quinze jours nous reverrons les pays brumeux. Les journaux de Bombay annoncent qu'une bourrasque de neige passe sur l'Europe centrale ; cela me fait l'effet d'une douche glacée.

Bien que les passagers de première classe soient assez nombreux, j'ai pu m'installer dans une cabine du pont ; je n'aurai donc qu'un pas à faire pour gagner mon fauteuil de rotin. Là, mollement bercé, comme un lézard sur une branche, j'aurai le temps de classer enfin les visions splendides qui se pressent un peu confuses dans les cases de ma mémoire comme des milliers de clichés photographiques.

Rien n'est changé depuis ma dernière traversée; l'Océan a gardé son aspect grandiose et imposant. Il semble qu'il soit figé, et que toutes les forces de la nature seront désormais impuissantes à troubler sa masse formidable. Malheureusement, il n'est qu'assoupi ; au changement de mousson, qui doit avoir lieu vers le 15 avril prochain, son réveil sera terrible.

Tout marche à merveille durant les premiers jours ; la température est douce et vivifiante. Nos malades sont pleins d'espoir ; quelques-uns, minés par la fièvre ou la dyssenterie, semblent se ravigoter à vue d'œil ; pour ceux-là, l'air natal, c'est l'espérance et peut-être le salut.

Hélas ! le moment critique approche ! Nous entrons dans le golfe d'Aden. Le thermomètre monte tout à coup d'une façon inquiétante, et bientôt un souffle brûlant parcourt la plaine liquide, tandis qu'un soleil de plomb surchauffe la carapace métallique du navire.

Un profond accablement pèse sur toute la nature ; comme une baleine faisant la sieste, le steamer dodeline sa lourde masse inconsciente dans les flots huileux.

Les passagers les plus robustes et les plus aguerris ont peine à se mouvoir : que faire, d'ailleurs ? Quitter le pont pour se réfugier dans les fournaises que l'on appelle cabines ? Autant vaut frire dans la poêle que de tomber sur la braise.

Pendant la nuit l'air devient irrespirable ; des fantômes dont il est difficile de distinguer le sexe, apparaissent sur le pont, et s'affaissent dans les fauteuils en poussant des soupirs lamentables.

Enfin, vers quatre heures, la Croix du Sud décline peu à peu et s'éteint doucement comme les dernières flammèches d'une illumination. Cette nuit pénible touche à sa fin.....

Dans la pâle lueur de l'aube, les hommes de quart arpentent le pont ; un groupe se forme, on chuchote : je reconnais le médecin et le prêtre protestant. Un soldat, à l'agonie depuis hier soir, vient de mourir.....

La décomposition est rapide dans ces funestes parages.

Vers neuf heures du matin, tout est prêt pour les funérailles ; la cloche du bord, dont l'appel est sans écho dans la vaste solitude, sonne le glas funèbre.

On se réunit dans l'entrepont, devant un sabord d'embarquement ouvert sur le gouffre qui scintille et miroite. Sur le seuil de cette

trouée aveuglante, un corps rigide, recouvert du pavillon anglais, gît sur un panneau maintenu en équilibre au moyen de deux bouts de cordage ; la tête du cadavre repose à l'intérieur, tandis que les pieds surplombent l'abîme.

Une partie des officiers et des hommes d'équipage se rangent, selon leur grade, à droite et à gauche de l'embrasure. Viennent les compagnons d'armes du défunt, malades ou convalescents; leur tunique, d'un rouge fané, flotte sur leur corps émacié ; blêmes, enfiévrés, et les yeux atones devant ce grand vide qui les fascine et les attire, les malheureux ont peine à se tenir debout.....

Le mousse est à son poste, à côté du porte-voix, prêt à transmettre les ordres du capitaine dans la chambre des machines.

Tout se fait méthodiquement comme une manœuvre; après la lecture de l'acte de décès, au commandement de *half speed*, le navire ralentit sa marche ; à ce moment, le pasteur prononce l'oraison funèbre, puis le capitaine dit quelques paroles d'adieu et termine son discours par le mot *Stop!* transmis aussitôt au machiniste qui répète le commandement, comme un écho lugubre, dans les profondeurs du steamer.

Tout bruit cesse à bord; on ne distingue plus que le clapotis de la houle léchant la carène du navire : comme si l'abîme avait hâte d'engloutir sa proie.

Sur un signe du commandant, deux matelots, semblables à des cariatides, postés aux angles du sabord, se détachent, se baissent et font basculer le panneau ; un souffle fugitif passe dans l'atmosphère ; le drapeau reste fixé et s'étale — on entend la chute d'un corps.....

Durant quelques secondes la surface paisible de l'Océan se creuse en légers sillons concentriques qui se dédoublent, s'agrandissent et vont se perdre dans l'immensité étincelante.....

All right ! crie le commandant. *All right !* reprend le machiniste d'une voix sépulcrale.

Le navire se remet en marche; tout rentre dans l'ordre accoutumé : il n'y a qu'un homme de moins à bord.

Voici enfin la côte d'Arabie; on met le cap sur Aden. Pas le moindre atome de verdure, rien que de larges coulées d'ocre brûlée, de cendres et de scories qui dévalent vers la mer comme les ruines de gigantesques fours à puddler.

On fait escale à *Steamer point;* le temps de prendre du charbon et d'engaver l'estomac monstrueux du paquebot.

Le pont n'étant plus tenable, quelques durs à cuire vont à terre. Je rends ma visite de digestion à l'intelligent Parsi qui m'offrit une si excellente tasse de moka au mois de novembre dernier.

— Au revoir, et à bientôt ! me dit-il en me reconduisant ; comme si Aden était aux portes de Paris.

Nous escaladons pour la dernière fois notre hôtel flottant, encore embarbouillé de charbon. Tandis qu'on lave et qu'on asperge, une foule de jeunes Nubiens plongent et frétillent autour du bateau : on dirait une éclosion de têtards. Ils chantent ces négrillons, « le voilà ! Nicolas ! Ah ! ah! ah! » refrain qui a la vogue en ce moment dans les cafés-concerts d'Aden; décidément, il n'y a plus de distances : l'art et le bon goût n'ont plus de frontières !

Nous traversons lentement le détroit; les écueils abondent parmi ce groupe d'îlots et de boursouflures volcaniques, qui émergent, au hasard, des eaux sombres. L'atmosphère est sèche et brûlante; l'œil porte à des distances inouïes : quelle splendide horreur !

Tout, dans cette région, est heurté, morne et farouche comme son nom, Bab-el-Mandeb ! A droite, l'Arabie montre ses plages arides et solitaires, bordées d'un mince filet d'écume dessinant les profondes déchirures de la côte; à gauche, au-dessus du désert africain, le soleil triomphant, enveloppé de pourpre, se couche et illumine ce chaos dont il est le maître absolu, implacable. Tout porte sa marque indélébile ; la mer, seule, garde sa couleur sourde, absorbante, d'un bleu émaillé.

« Il y a quelque chose à faire », eût dit le peintre Courbet devant ces roches abruptes, semblables à des pépites d'or enchâssées dans une plaque de lazulite.

Dès le seuil du détroit, on commence à respirer un peu ; des passagers que l'on n'avait plus vus depuis quelques jours sortent, on ne sait d'où, dans une demi-somnolence; j'ai peine à les reconnaître, tant leur figure est bouffie, écarlate.

Nonchalamment, quelques joueurs se groupent ; on fait des parties de cartes, d'échecs, de dominos, etc. Peu à peu, tout le monde s'en mêle ; les plus intrépides jouent au disque sur une sorte de tremplin numéroté, on organise aussi un match : il s'agit, étant données la vitesse du steamer et la distance qui nous sépare de Suez, de deviner l'heure à laquelle on atteindra le port.

Tout parieur verse une roupie et s'inscrit en indiquant la date, l'heure et la minute qu'il suppose devoir être la bonne. A chaque fois que le quartier-maître jette le loch, on fait des pointages et des calculs, histoire de tuer le temps. Cinq jours après notre départ d'Aden, nous arrivons en vue du mont Sinaï, à l'entrée du golfe de Suez, par une forte brise du nord-est ; depuis le matin, le navire se regimbe ; nous sommes en retard. Le camp des parieurs est en pleine effervescence ; tel qui croyait arriver bon premier se trouve déjà en queue.

C'en est fait de la chaleur, le thermomètre oscille entre dix-huit et vingt degrés centigrades ; on se plaint déjà du froid : l'homme est difficile à contenter.

Vers le soir, grand remue-ménage, on boucle ses malles, on court affairé comme si le feu était à bord ; les sacs de lettres en destination de l'Europe s'empilent sur le pont.

Tout le monde débarque à la gare de Suez pendant la nuit : inutile d'aller à l'hôtel ; le départ devant avoir lieu à quatre heures du matin, chacun s'installe comme il peut dans les voitures du train en destination d'Alexandrie ; « Time is money », on évite ainsi les

lenteurs du canal ; item, deux jours de gagnés pour le transport de la malle des Indes.....

Nous n'avons fait que changer de véhicule ; au lever du soleil, tous les passagers se retrouvent en plein désert, prenant un bol de café n'ayant rien de commun avec le moka de mon brave Parsi d'Aden ; la chicorée n'est pas inconnue sur la terre des Pharaons.

Tandis que les voyageurs se dégourdissent les jambes, les gardes du train se prosternent dans la direction de la Mecque et font leur prière du matin, interrompue tout à coup par le sifflement de la locomotive.

— En voiture, messieurs ! nous dit un Arabe — en français — et nous sommes dans le désert !

Nous consacrons les quelques heures qui nous restent à parcourir Alexandrie, bien délabrée depuis mon dernier voyage et bien pâle après les splendeurs de l'Inde. Les indigènes y semblent aussi dépaysés que ces masques que l'on voit rôder dans nos rues au lendemain du carnaval : c'est l'Orient en jaquette et coiffé d'un chapeau mou. Cela fait peine à voir. Allons-nous-en !.....

Par le plus grand des hasards, un steamer des lignes péninsulaires le *Bangalor*, — une vieille connaissance, — qui me conduisit en Égypte en 1878, va me mener à Brindisi, où je compte prendre la ligne de Bologne, Turin et le Mont Cenis.

Conclusion. — Ce voyage qui, tout d'abord, m'avait paru une entreprise hasardeuse, pleine de difficultés, s'est accompli comme par enchantement, sans le moindre accroc et sans la moindre aventure ; partout, je n'ai rencontré que des populations bienveillantes, polies ou inoffensives. Quant aux animaux féroces, je conviens qu'on en trouve énormément dans la Jungle, mais, à moins que l'on ne soit peintre ou chasseur, on ne va pas de ce côté.

Un dernier mot. Bien qu'en résumé le climat de l'Inde soit très supportable de novembre jusqu'en avril, tout y invite pourtant à la mollesse ; je conseille donc au touriste désireux de parcourir ce vaste

pays, couvert de monuments merveilleux, de prendre le parti de se lever tôt et — soit dit sans l'offenser — de se montrer très sobre s'il veut garder bon pied, bon œil; le plaisir de rayer de son existence un hiver brumeux et maussade et d'amasser en quelques mois un inépuisable trésor de souvenirs, vaut bien, après tout, un léger sacrifice.....

Quatre heures du soir ; le ciel est pur, la rade d'Alexandrie est d'un ton de saphir d'une finesse incomparable.

On lève l'ancre ; on part, ce rêve éblouissant touche à sa fin. Chaque évolution de l'hélice m'éloigne des pays sauvages, et me rapproche des belles contrées du charbon, de l'alcool et de la dynamite.

Sur ce, cher lecteur, je ferme ce carnet de notes et croquis jusqu'à mes prochaines vacances.

JEAN ROBIE.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

	PAGES	
CHAPITRE Ier. — DE BRUXELLES A CEYLAN. — Marseille. — Naples. — Le détroit de Messine. — Port-Saïd. — Le canal de Suez. — Aden. — Pointe-de-Galle. — Ceylan. — Colombo. — Matura. — Wakwalla	1	51
CHAPITRE II. — RAMPOUR. — Quinze jours dans la Jungle. — La chasse aux tigres. — Le campement	55	74
CHAPITRE III. — MADURA. — La Pagode. — Éclipse de lune. — Une fête de nuit dans la Pagode.	78	92
CHAPITRE IV. — TRICHINOPOLY. — La Pagode de Siringam	95	96
CHAPITRE V. — TANJORE. — La Pagode	97	
CHAPITRE VI. — PONDICHÉRY	97	98
CHAPITRE VII. — MADRAS. — La ville. — Le port .	99	103
CHAPITRE VIII. — DE MADRAS A CALCUTTA. — Le golfe du Bengale. — L'Hougly.	103	105
CHAPITRE IX. — CALCUTTA. — La ville. — Le port. — La résidence du Roi d'Oude. — Le Nimtollah burning ghât	109	120

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X. — DE CALCUTTA A BÉNARÈS. — Bénarès. — Le fleuve sacré. — Le temple des singes. — Promenade nocturne sur le Gange.	1	24
CHAPITRE XI. — LE BUNGALOW	27	34
CHAPITRE XII. — ALLAHABAD	37	39
CHAPITRE XIII. — LUCKNOW.	43	47

PAGES

CHAPITRE XIV. — CAWNPORE. — La révolte des Cipayes. 51 54
CHAPITRE XV. — AGRA. — Le Tâdj. — Futteypore. — Sikri. 57 64
CHAPITRE XVI. — DELHI. — Les ruines de Delhi. — Le Koutab. 67 73
CHAPITRE XVII. — AMRITSIR. — Le temple d'or . . 77 83
CHAPITRE XVIII. — LAHORE 85 88
CHAPITRE XIX. — JEYPORE. — Le couronnement du Maharajah de Jeypore 91 100
CHAPITRE XX. — AMBER. — La vallée d'Amba. — Amber 103 111
CHAPITRE XXI. — AJMIR. 115 118
CHAPITRE XXII — AHMEDABAD. — Les citernes . . 121 125
CHAPITRE XXIII. — BARODA 127 128
CHAPITRE XXIV. — BOMBAY. — Eléphanta 131 140
CHAPITRE XXV. — UN PASSAGER PAR DESSUS BORD. — L'océan. — Les funérailles d'un soldat. — Aden. — Bab-el-Mandeb. — Suez. — Alexandrie. — Conclusion. 143 149

TABLE

DES REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES, D'APRÈS LES ESQUISSES DE L'AUTEUR

PREMIÈRE PARTIE

PAGES

La meilleure monture 1
Alexandrie (le canal Mahmoudieh) 15
La rade de Suez 17
La côte d'Arabie (mer Rouge). 21
Aden 23
Colombo. — Ile de Ceylan 33
Temple bouddhiste, à Kandy (Ceylan) 48
Chasse aux léopards 53
Les Rajahs 58
Chasse aux tigres (le passage de la rivière) 65
Le campement 69
Le ravin 70
L'incendie de la jungle 72
La pagode de Madura (l'étang sacré) 76
This gentleman is the chief of all the temples 85

DEUXIÈME PARTIE

Bénarès 1
Le temple des singes (Bénarès) 6
Le Bungalow 26
L'inspecteur des accessoires 33
Vue générale du Tâdj, prise de la route d'Agra. 57
Le minaret de Koutab, à Delhi 67
Vue générale du temple d'or, à Amritsir 77
La façade du temple d'or (photographie) 84
Le palais de Jey Sing, à Amber 102
Carte de l'Inde, itinéraire de l'auteur 129

1200 F

AM
5

2 mal

MET ORIG. FOTO'S
E.O.

14

ERRATA

PREMIÈRE PARTIE. — Page 11, ligne 19, au lieu de *mariniers*, lire : *marins*.

DEUXIÈME PARTIE. — Page 15, ligne 3, au lieu de *s'élève*, lire : *se lève*.
Page 95, ligne 17, au lieu de *Nantchnis*, lire : *Nautchnis*.

Vid